II

JONATHAN ET DAVID. PORTRAITS DU MESSIE EN JEUNES HOMMES (LES RÉCITS BIBLIQUES DES LIVRES DE SAMUEL)

par Philippe Lefebvre¹

David et Jonathan, dont nous parlent les Livres de Samuel dans l'Ancien Testament, forment une paire d'amis célèbre. Elle s'inscrit dans notre mémoire aux côtés d'autres binômes marquants : Gilgamesh et Enkidu, le roi mésopotamien et l'homme des steppes, dans l'*Épopée de Gilgamesh*² ; Achille et Patrocle, les camarades et frères d'armes dont nous parle l'*Iliade* d'Homère ; Agamemnon et Ménélas, pour rester dans le monde homérique, les deux frères rois, leaders de l'armée grecque lors de la guerre de Troie...

On pourrait étudier, en une vaste fresque, ce thème des deux hommes - frères ou demi-frères, cousins, amis - dans la littérature et montrer à quel point il est constitutif de bien des récits. Prenez deux hommes, parfois très différents l'un de l'autre, qui font ensemble un bout de chemin, et l'aventure commence ! Caïn et Abel s'en vont aux champs ensemble selon la Genèse (Gn 4, 8), les pèlerins d'Emmaüs marchent de compagnie selon l'évangile de Luc (Lc 24, 13 ss.), et à chaque fois, il se passe quelque chose. Caïn revient seul de sa randonnée meurtrière, les pèlerins, partis en duo, arrivent à trois. Lisez le début du *Don Quichotte*, vous trouverez les mêmes dynamiques : deux hommes disparates se mettent en chemin, et un roman débute. Dans *La montagne magique*, Thomas Mann fait se rencontrer dans un sanatorium un jeune homme rangé de la ville et son cousin militaire : par ce compagnonnage imprévu, c'est toute une exploration du monde qui commence. Le jeune héros s'appelle Hans Kartorp, discrète allusion aux fameux jumeaux dissemblables, Castor et Pollux, appelés les Dioscures.

1. Philippe Lefebvre est dominicain et professeur d'Ancien Testament à la faculté de théologie de Fribourg.

2. Cette épopée est le plus ancien texte littéraire jamais écrit. Il eut un grand succès pendant des siècles dans l'antiquité.

Qu'un homme en rencontre un autre et que les deux s'avancent de conserve, cette situation fait partie des expériences fondamentales de l'humain. Elle fournit à ce titre quelques trames de fond que la littérature reprend et accommode sans cesse. Les récits concernant David et Jonathan appartiennent à cette grande tradition¹. Ils illustrent – c'est ce que je voudrais développer ici – le fait que l'amitié de deux hommes n'a rien d'anecdotique. Si des œuvres littéraires depuis longtemps font leur bien de ce thème et se fondent même sur lui, c'est qu'il offre un chemin d'accès au réel le plus essentiel. Parler de deux hommes en chemin est un moyen de vérifier si le monde est viable ou ne l'est pas et s'il vaut la peine d'y continuer sa route².

JONATHAN ET DAVID : UNE HISTOIRE AU MILIEU DES HISTOIRES

La pérennité des personnages littéraires tient, croit-on parfois, à ce qu'on les détache des textes qui parlent d'eux. Ils tendent alors à devenir « abstraits » au sens propre du terme : prélevés de leur contexte. Ils évoluent en personnifications : David et Jonathan représenteraient ainsi une certaine essence de l'amitié masculine. Est-ce à ce prix que les personnages survivent ? On peut en douter. Régulièrement, il est bon de revenir aux textes, à leur complexité, aux mille déplacements qu'ils opèrent par rapport aux idées installées. La vie d'un personnage viendrait plutôt alors de l'incessant mouvement à faire entre les idées et les souvenirs qu'on a de lui et la consistance inattendue que le texte en propose.

1. On peut se reporter pour les Livres de Samuel à la traduction anglaise, annotée dans une perspective littéraire, de R. ALTER, *The David Story* (voir bibliographie à la fin de l'article).

2. Un bref passage de Ch. DICKENS résumera cette proposition, tiré des *Souvenirs intimes de David Copperfield* (chapitre 17). L'auteur y parle de deux personnages fort dissemblables qui se promènent ensemble : « On les voyait ainsi passer et repasser devant les fenêtres de la classe : le docteur lisait, brandissait parfois le manuscrit ou remuait gravement la tête, et M. Dick l'écoutait comme s'il eût été enchaîné par cette lecture, son pauvre esprit errant calmement, Dieu sait où, sur l'aile des mots difficiles, et ce spectacle fut l'une des choses les plus agréables qu'il m'ait été donné de voir. J'eus le sentiment qu'ils pourraient tous deux aller et venir ainsi à jamais et que le monde pourrait, en quelque manière, en devenir meilleur... »

Reprises et surprises

Il est bénéfique, cher lecteur, que vous lisiez les pages qui évoquent David et Jonathan, que vous vous lanciez – pourquoi pas ? – dans la lecture des Livres de Samuel. Les propos que je présente ici sont nés d'une telle lecture de ces livres et de la Bible tout entière. On fait dans la Bible une expérience que l'on fait parfois dans la vie quotidienne : c'est à force de fréquenter certaines personnes qu'on les voit enfin, qu'on les entend. Le « donné d'avance » qu'impose en première instance les repères sociaux et les appartenances officielles cesse d'être exhaustif : la personne demeure bien sûr solidaire des mondes auxquels elle appartient, mais elle échappe aussi à tout enrôlement qui prétendrait la classer définitivement. Elle apparaît.

Nous avons évoqué tout à l'heure quelques binômes célèbres de la Grèce ancienne. Je suis pour ma part convaincu que les auteurs bibliques connaissent bien la littérature ambiante, et sans doute quelques œuvres majeures de la littérature grecque¹. En présentant Jonathan et David, ils ont conscience de mettre en œuvre toutes sortes de motifs littéraires connus, de passages obligés : les deux guerriers amis, la mort de l'un des deux au combat, les connivences et les signes de reconnaissance échangés... Chacun des deux personnages amène aussi son lot de stéréotypes, vite repérables et bien appréciés par les auditeurs anciens : David est le berger qui devient roi, l'homme obscur qui épouse la princesse, Jonathan est le fils de roi qui jamais ne règne, le confident qui travaille dans l'ombre²...

La saveur de ces lieux communs naît d'une double émotion : la joie de les reconnaître et la surprise de les trouver un peu à côté des conventions habituelles, détournés d'une certaine manière,

1. Il existe différentes recherches actuellement qui explorent les liens entre la Bible et la littérature grecque : des lettrés juifs qui ont mis au point les textes bibliques n'auraient-ils pu bénéficier d'une éducation marquée par la culture grecque qui aurait influencé leur écriture ?

2. Bien des histoires connues de différentes époques fourniraient semblables motifs : Romulus et Rémus sont élevés par des bergers avant d'aller réclamer leur dignité royale ; de nombreux contes sont fondés sur l'avènement d'un homme obscur devenu époux d'une princesse héritière (que l'on pense au fils du meunier dans le *Chat botté* de Perrault) ; le roi attiré qui, temporairement ou définitivement, ne règne pas fournit des intrigues à toute époque : Ulysse est absent vingt ans d'Ithaque où il devrait régner et il trouve en revenant les prétendants de Pénélope installés en son manoir...

renouvelés. C'est à apprécier cette nouveauté que cette étude s'attachera.

Roi-non-roi : un concept

Quelques mots sont nécessaires pour situer les récits concernant les deux amis dans l'ouvrage biblique qui parle d'eux. Les Livres de Samuel représentent un grand ensemble narratif (cinquante-cinq chapitres) qui se poursuit dans les Livres des Rois (David meurt au début de cette nouvelle unité, en 1 R 2, 10). Les Livres de Samuel constituent un tout et n'ont été distingués en deux livres que tardivement.

Ils viennent après le Livre des Juges qui raconte la première organisation des Hébreux sur le territoire que Dieu leur a donné¹. De même que l'histoire de David, substantiellement racontée dans les Livres de Samuel, s'achève au début du livre suivant, de même la période des Juges prend fin au début du livre qui vient après celui des Juges. C'est ainsi que les premiers chapitres des Livres de Samuel racontent comment Samuel devient une sorte de juge en Israël (1 S 7, 15) et comment il confère la judicature à ses deux fils pour qu'ils lui succèdent. Ceux-ci s'avèrent de si mauvais sujets que le peuple lassé demande « un roi comme les autres nations » (1 S 8, 5.20). Cela ne va pas de soi : n'est-ce pas Dieu qui est roi (1 S 8, 7) ? Finalement, le Seigneur se rend à la requête de son peuple. Il donnera un roi, mais celui-ci ne sera pas tout à fait comme les autres. Les Livres de Samuel invitent donc leur lecteur ou leur auditeur à discerner sans cesse : quand Dieu se mêle de la réalité connue, elle devient différente, étrange. Il ne fallait pas de roi, mais Dieu accepte qu'il y en ait un. Voilà un concept royal d'un nouveau genre : un roi viendra, choisi par Dieu, mais il aurait pu (ou dû) ne pas venir. La royauté n'est pas proposée comme une certitude prête à l'emploi, mais plutôt comme un questionnement, un paradoxe, une sortie des modèles. Le roi-non-roi est une proposition biblique promise à un brillant avenir.

Nous verrons que Jonathan devrait être roi, mais qu'il renonce à cette dignité en faveur de David ; ce dernier devient roi, mais il

ne devrait pas l'être et nombreux sont les sujets qui résisteront durant tout son règne à son autorité¹. Doit-on dire que Jonathan s'est fourvoyé, qu'il a perdu le trône qui lui revenait ? Que David a usurpé ce trône et que l'opposition qu'il rencontre manifeste qu'il n'est pas l'homme qu'il faut ? Peut-être convient-il de suspendre ce genre de jugement qui va de soi et de se frotter aux logiques nouvelles que nos livres ébauchent. Un roi qui ne règne pas (Jonathan) et un roi contesté (David) nous conduisent sur les nouveaux chemins d'une royauté revisitée. On parle de Jésus comme roi, dans les évangiles, surtout au moment de sa passion – un écriteau officiel le désigne d'ailleurs comme tel². Or, est-il roi, celui que tout son peuple veut mettre à mort ? Règne-t-il, le proclamateur du Royaume de Dieu, alors qu'il est cloué sur une croix ? Peut-être bien.

La rencontre de David et de Jonathan a lieu dans ces zones de remise en chantier des notions religieuses et politiques. En vue de quoi sont-ils amis ? Peut-être le sont-ils pour assumer ensemble la réalité paradoxale d'une certaine royauté qui point en eux.

Saül et David : deux rois pour un trône

Je viens de parler de nos deux héros. Il faut reprendre notre fil. Après les juges, un roi est donc attendu. Le premier sera Saül, fils de Qish, de la tribu de Benjamin. À son grand étonnement, il reçoit l'onction de la part du prophète Samuel, lui-même mandaté par Dieu (1 S 9-10). Cette onction le consacre comme roi, elle lui donne aussi le titre d'oint. « Oint » se dit *mashiah* en hébreu et ce mot est traditionnellement traduit en grec par *christos* ; le français a adapté ces deux termes, respectivement en « messie » et en « christ ». Notre texte n'emploie immédiatement ni le terme de roi ni celui de messie. Il institue un délai, un effet d'attente, avant de lancer ces vocables réputés connus³.

1. Dans les dernières histoires concernant le règne de David, on mentionne encore un sécessionniste appartenant à la tribu de Benjamin, celle de Saül et de Jonathan, qui refuse la souveraineté de David : 2 S 20. Tout son règne a été agité par des gens et leurs partis qui remettaient en cause son autorité : Abner (2 S 2),

Saül perd pied assez vite. Pourtant il semble réussir dans l'ensemble, et ses erreurs paraissent parfaitement compréhensibles¹. Nous sommes renvoyés à notre question de fond : un roi est-il quelqu'un qui se comporte comme un roi ? « J'ai craint le peuple, dira un jour Saül, et c'est lui que j'ai écouté » (1 S 15, 24). Se conformer à ce que le peuple attend, lui fournir exactement l'image royale qui lui correspond, voilà le registre où Saül se cantonne. Or, c'est Dieu qu'il faudrait écouter et craindre, afin d'innover en matière de royauté. Dieu va rejeter Saül².

Comment s'y prend-il ? En le détrônant lamentablement ? En suscitant des révoltés qui le tueront ? Non : il le laisse en place pendant de très nombreuses années. Ni l'avènement d'un roi ni son rejet ne concordent, une fois de plus, avec ce que l'on pourrait imaginer. Alors que Saül est encore sur le trône pour longtemps, Dieu envoie son prophète Samuel conférer l'onction à David (1 S 16, 1-13). Le jeune homme est un berger inconnu, issu d'une famille de Bethléem. Il va rapidement se distinguer (notamment en terrassant Goliath, le champion des ennemis philistins, 1 S 17) et Saül le mande à sa cour.

Commence alors un temps d'épreuves : Saül jalouse David au point de vouloir l'éliminer (1 S 18, 8 ss.). Banale affaire de rivalité entre deux hommes qui se retrouvent professionnellement dans les mêmes périmètres ? Certes, mais si Saül veut en finir avec son concurrent, ce n'est pas au titre d'une comparaison d'homme à homme : Saül a compris que « le Seigneur était avec David » (1 S 18, 12), ce Seigneur avec qui il n'est pas prêt, lui Saül, à marcher chaque jour. David doit fuir avec quelques hommes et Saül le poursuit inlassablement avec l'élite de ses troupes (1 S 19-27). Curieuse conception de la royauté que notre texte déploie : le « vrai » roi messie est celui que son propre peuple et ses autorités légitimes menacent sans discontinuer.

David et Jonathan : l'héritier présomptif et l'héritier adoptif

C'est dans ce contexte dramatique qu'a lieu la rencontre de David et de Jonathan. Jonathan est le fils de Saül, le prince héritier

aux yeux de tous, et David n'est encore qu'un tout jeune homme qui vient de s'illustrer (1 S 17). Saül flaire vite chez David la force étonnante qui l'anime ; il comprend que ce gamin pourrait devenir roi (1 S 18). Il avertit son fils Jonathan de se méfier de lui (1 S 19, 1 ; 20, 31). Or, Jonathan prend immédiatement le parti de David. Avant même que son père ne donne les premiers signes de sa rancoeur meurtrière, Jonathan accueille publiquement David comme l'héritier du trône : il le gratifie de ses habits et de son armement, il s'attache à lui, l'aime comme lui-même, fait une alliance avec lui (1 S 18, 1-4).

Ce coup de théâtre est énigmatique. Pourquoi le fils de Saül associe-t-il David, de manière officielle, à sa dignité de prince héritier ? Jonathan a-t-il perçu que la royauté n'est pas un dû qui résulte d'une mécanique dynastique ? A-t-il compris que son père était rejeté et que sa postérité n'était pas appelée à régner ? C'est l'ensemble de l'histoire de Jonathan et de David qui permet de répondre à ces questions.

La relation des deux jeunes gens se déroule en quelques brefs épisodes¹. On peut résumer comme suit leurs entrevues : 1) Jonathan revêt David de sa panoplie princière (1 S 18, 1-4). 2) David se rend chez Jonathan pour lui expliquer combien Saül se fait menaçant ; les deux hommes mettent au point un stratagème pour sonder les intentions de Saül (1 S 20). 3) Jonathan trouve David qui fuit éperdument devant Saül, et lui annonce qu'il deviendra roi (1 S 23, 15-18). Après cela, les deux hommes ne se reverront plus. Jonathan meurt au combat contre les Philistins avec son père (1 S 31) et David, apprenant la nouvelle, chante une élogie sur la mort de Saül et Jonathan (2 S 1, 17-27). Leur amitié légendaire repose donc sur quelques poignées de versets.

Lire une histoire biblique avec la Bible

L'écriture biblique donne ici un exemple de sa densité, de sa précision. Si l'amitié entre les deux hommes avait été anecdotique, le texte aurait pu se faire prolixe et fournir les sympathiques banalités que l'on raconte en pareil cas. Mais il n'en est rien. Dans

leur brièveté, nos passages expriment, au moyen de modèles connus, une relation hors pair. D'autre part, ils ne sont pas des îlots textuels : l'histoire de l'amitié entre David et Jonathan n'est pas tout entière contenue dans les fragments qui la racontent explicitement. Avant que les deux hommes se rencontrent, chacun d'eux a été présenté séparément, et chacun d'eux est le héros d'un exploit contre les Philistins. Ces hauts faits sont développés en une suite de chapitres qui forment un diptyque : la geste de Jonathan (début du chapitre 13 et chapitre 14) et celle de David (chapitres 16 et 17). À l'issue de cette double présentation, les deux guerriers se trouvent : leurs destins jusque-là parallèles se croisent et ce croisement ne semble pas fortuit. C'est ce que nous verrons bientôt.

Il nous faudra ensuite éloigner un peu la caméra pour prendre une vue d'ensemble aux dimensions des Livres de Samuel. Le duo que forment David et Jonathan prend place au milieu d'une multitude de binômes : ce que font et disent les deux hommes peut sembler peu de chose en volume d'écriture, mais cette apparente pauvreté est riche de la richesse des relations ambiantes. Le peu que dit Jonathan se démarque tellement de bien d'autres propos lancés par tel membre d'un autre binôme que ces quelques mots paraissent suffisants et définitifs. Il faudra alors étudier de plus près le « style Jonathan » et le « style David ».

Enfin, prenant une vue plus générale encore, nous goûterons à la saveur proprement biblique des paroles et gestes des deux hommes. Car David et Jonathan sont présentés aussi selon une modalité que la Bible affectionne : la récapitulation. Un personnage est d'une certaine manière la reprise d'autres personnages, mentionnés dans d'autres livres. Les Livres de Samuel invitent à lire l'histoire des deux amis en contrepoint de celles des binômes de la Genèse, le livre inaugural dans lequel le thème des deux hommes est particulièrement mis en valeur. David et Jonathan sont-ils alors les copies de paires déjà vues ? Il n'en est rien ; l'art de l'écriture biblique opère : la reprise se fait par rappel, par prolongement, mais tout autant par contraste, par inversion, par variation.

NAISSANCE D'UNE AMITIÉ : DEUX HOMMES SE RECONNAISSENT

Pourquoi Jonathan s'attache-t-il à David dès que ce dernier apparaît devant lui ? On peut bien sûr plonger une telle question

dans le mystère des rencontres : parce que c'était Jonathan, parce que c'était David, tout simplement. Nos récits jettent cependant quelques lueurs sur cette étonnante conjonction. Ce n'est pas n'importe quel homme que Jonathan remarque et aime immédiatement. Dans un monde où personne n'ose prendre d'initiative ni de risque, David et Jonathan déparent. En deux épisodes successifs, chacun d'eux à sa manière a risqué sa peau pour obtenir la victoire sur l'opresseur. Ce que Jonathan trouve et qualifie en David, c'est une même passion que celle qu'il a pour la libération de son peuple et pour une certaine manière de vivre en homme¹.

L'exploit de Jonathan (1 S 14)

Le long chapitre 14 raconte les prouesses de Jonathan. Nous sommes à un moment où les Philistins dominent. Saül temporise et aucun soldat de son armée n'ose rien entreprendre. Pourtant un roi messie n'est-il pas celui qui, fort de son Dieu, doit chasser l'ennemi et délivrer Israël ? C'est ainsi que Dieu avait défini la mission de Saül avant que celui-ci ne reçoive l'onction : « Il sauvera mon peuple de la main des Philistins » (1 S 9, 16). Mais Saül semble avoir renoncé à cette mission. Il est arrêté dans un attentisme sans projet : « Saül était assis [...] sous le grenadier qui est à Migrôn » (1 S 14, 2). Jonathan son fils prend alors une décision d'ordre militaire sans en informer son père ni son entourage. Il ne fait pas pour autant cavalier seul. Il est secondé par son écuyer, un homme qui soutient son plan audacieux. Il est donc démontré que Jonathan sait agir en binôme et que celui qui l'accompagne doit être de sa trempe. Dans cette entreprise, Dieu est essentiel. Jonathan ne parle pas de lui comme d'une divinité tutélaire lointaine, mais bien comme d'un allié qu'il connaît : « Rien n'empêche le

1. Th. RÖMER et L. BONJOUR, dans le chapitre qu'ils consacrent partiellement à David et Jonathan (*L'homosexualité dans le Proche-Orient ancien et la Bible*), ne font aucune allusion aux deux personnages avant qu'ils ne se rencontrent (chapitres 13 à 17). Cette erreur de méthode déséquilibre leur lecture du premier face à face des deux hommes. Ils les comparent à Gilgamesh et Enkidu dans *L'épopée de Gilgamesh*, écrite plus d'un millénaire avant nos textes bibliques. Cette comparaison est bien entendu possible, mais pas sans que l'ensemble de l'histoire de David et Jonathan soit pris en compte. Les auteurs remarquent que la rencontre de Gilgamesh et Enkidu est préparée par le texte de l'épopée (p. 83) ; la même remarque serait à faire en ce qui concerne David et Jonathan dans le texte biblique.

Seigneur de sauver, que ce soit avec beaucoup ou avec peu » (1 S 14, 6). Jonathan évoque même les règles d'une véritable collaboration : Dieu donnera le signe qu'il faut ou mener à bien l'opération commencée ou l'arrêter complètement (1 S 14, 8-10). La capacité à travailler en binôme, Jonathan la manifeste donc aussi dans son partenariat avec le Seigneur. Enfin, il ne se lance pas dans l'aventure pour sa gloire personnelle ni pour échapper au démon de l'ennui, mais bien pour le salut du peuple.

Le seul qui agisse comme un messie alors que le messie Saül stagne est Jonathan. Il projette de passer dans la zone ennemie pour que quelque chose s'amorce. Les premiers versets de 1 S 14 multiplient les termes formés sur la racine 'abar qui signifie « passer, traverser¹ ». Et ce qui matérialise ce passage de Jonathan est la porte étroite que forment deux « dents de rochers », décrites par notre texte avec une précision qui en révèle l'importance (1 S 14, 4-5). Jonathan aborde alors un territoire qui se trouve aux mains de l'ennemi. Sur un signe de Dieu, il va de l'avant.

S'il n'a pas prévenu son père Saül, il a mis Dieu dans la confiance et il coopère avec lui. Jonathan, en passant par l'étroit conduit rocheux qui le mène vers les Philistins, mime une seconde naissance qui le met résolument aux mains d'un autre Père : Dieu lui-même, auquel seul il se réfère et dont il fait dépendre le succès de son entreprise. Jonathan et son compagnon s'avancent courageusement vers les ennemis qu'ils rencontrent, les abattent, et c'est le début d'une débâcle philistine. Les guerriers d'Israël se réveillent alors, enfin, et assurent la victoire.

Il faudrait lire la suite de l'histoire, en particulier l'entrée de Jonathan dans la forêt dont le sol est couvert de miel. Jonathan prend de ce miel, en mange et ses yeux s'illuminent (1 S 14, 27). Nouveau geste lourd d'un symbolisme riche. Jonathan est le premier homme qui ait fait l'expérience du « pays où coule le miel ». La formule était restée à l'état d'expression proverbiale pour dési-

1. Les premiers mots que le texte nous fasse entendre de Jonathan sont ceux qu'il adresse à son écuyer : « Viens, passons jusqu'au poste des Philistins » (1 S 14, 1). À la même racine que le verbe « passer, traverser » ('abar), d'ailleurs répété (v. 4, 6, 8), appartiennent des locutions adverbiales (« de l'autre côté », « de part de d'autre » : v. 1 et 4), un nom (« passes » ou « défilé » : v. 4). Cette racine fait aussi écho au nom de « Hébreux » que les Philistins donnent à Jonathan et à son écuyer (v. 11) : on peut en effet comprendre « Hébreu » comme « celui qui passe, qui traverse ».

gner la Terre Promise¹ : Jonathan lui donne la saveur d'un aliment effectivement présent « sur la surface du sol » (1 S 14, 25). S'étant placé sous la seule conduite de Dieu, n'ayant en vue que le salut de son peuple, il naît ainsi à ce monde nouveau que le Seigneur annonçait depuis longtemps.

L'exploit de David (1 S 17)

David suit un itinéraire analogue selon 1 S 17. Alors qu'il est encore un tout jeune homme, son père Jessé l'envoie sur le front de l'armée pour prendre des nouvelles de ses grands frères soldats, leur apporter à manger et percevoir leurs gages. Quand il arrive au camp militaire, Saül et son armée sont à nouveau figés dans la peur devant les ennemis philistins. Les deux armées se font face sans que rien ne se déclenche. Chaque jour pendant quarante jours, un champion philistin, le redoutable Goliath, vient haranguer les armées d'Israël : « Donnez-moi un homme pour que nous nous battions ensemble ! » (1 S 17, 10). Ce combat singulier doit décider du sort général : si Goliath est vaincu, les Philistins s'inclineront, si son compétiteur est défait, les Hébreux seront asservis aux Philistins.

En vérité, il y a des guerriers puissants dans l'armée de Saül. Pourtant, personne n'ose affronter Goliath, ce géant doté d'armes performantes. La demande de ce dernier n'est pas honorée : « Donnez-moi un homme ». Non, il n'y a pas d'homme qui se désigne dans l'armée de Saül. David s'étonne de tout cela, demande des explications : « Qui est donc ce Philistin incirconcis pour oser défier les troupes du Dieu vivant ? » (1 S 17, 26). Sans même qu'il en dise beaucoup plus, les soldats hébreux entendent dans ses paroles une hardiesse, une force inaccoutumée. Ils comprennent même que David se porte volontaire ! Et celui-ci ne dément pas. Présenté au roi Saül, il tient devant lui des propos audacieux, affirme que Dieu l'a toujours aidé à combattre les prédateurs du troupeau paternel dont il s'est occupé jusqu'à ce jour (1 S 17, 34-36).

1. La première occurrence de l'expression « terre où coule le lait et le miel » pour désigner la terre Promise se trouve en Ex 3, 8 : c'est Dieu qui inaugure cette formule au buisson ardent.

Saül lui résiste un peu, lui montre qu'il n'est qu'un adolescent qui n'a pas fait ses classes à l'armée. Dans ce chapitre, personne n'appelle David un homme : il est le « petit » par rapport à ses frères (1 S 17, 14), un « gamin » pour Saül et pour Goliath (1 S 17, 33 et 42) ; par contre le texte s'ingénie à parler des Hébreux comme des « hommes d'Israël », des « hommes de guerre ». Il y a apparemment pléthore d'hommes sur le champ de bataille, mais aucun ne s'est déclaré pour affronter Goliath ; David quant à lui n'est appelé homme par personne, pourtant c'est lui qui s'avance bravement à la rencontre du grand guerrier. Nous avons parlé plus haut de la notion de « roi-non-roi », les Livres de Samuel suggèrent aussi celle de « homme-non-homme » : un homme n'est pas celui que l'on croit, il est peut-être celui à qui on ne donne pas ce nom. On connaît la suite de l'histoire : en un tournemain, avec une fronde et un caillou, David viendra à bout de l'imposant Philistin, réveillant enfin le courage des Hébreux et les entraînant dans une victoire éclatante (1 S 17, 49-54).

Ils sont donc deux ceux qui ont agi au nom de Dieu, dans un monde paralysé par la peur, pour libérer leur peuple asservi par les Philistins : Jonathan, puis David.

Scène de reconnaissance (1 S 18, 1-4)

La rencontre de David et de Jonathan se fait dans un monde en déficit d'hommes. Les deux ont agi, chacun au nom de son inspiration propre, alors que personne n'était disposé à s'engager. Quand Jonathan voit David revenir vainqueur du combat contre Goliath et de la victoire qui s'en est suivie, son attachement immédiat pour le jeune berger n'exprime pas vraiment un coup de foudre. Il s'agit plutôt d'une scène de reconnaissance¹. Jonathan voit un homme qui évolue dans le même registre que lui. Il voit un homme comme lui-même en est un. On comprend mieux dans cette optique l'expression réitérée : « Jonathan aima David comme lui-même ». Le fils de Saül s'est attaché à quelqu'un qui lui ressemble.

1. Comme le rappellent A. CAQUOT et Ph. DE ROBERT, *Les livres de Samuel*, on peut comprendre 1 S 18, 1-5 comme l'évocation d'une période plutôt que d'une première rencontre ponctuelle. Jonathan, après s'être attaché à David, a pu faire alliance avec lui et lui remettre ses vêtements après quelques années.

Faut-il parler alors de narcissisme, de jeu de miroirs entre les deux ? Tout au contraire. Entendons le terme « homme » dans la plénitude de sa résonance biblique. Un homme ne ménage pas ses forces quand le danger survient et que son peuple est menacé ; il prend des initiatives et des risques, non pas follement, mais au nom de l'expérience qu'il a toujours faite d'exposer sa vie quand l'occasion le requiert. Un homme ne sauve pas sa vie lui-même : il sait qu'elle vient de plus loin que lui. Jonathan demande à Dieu de lui faire signe sur le chemin périlleux où il s'engage, David affirme que Dieu le sauvera du Philistin comme il l'arrache habituellement aux griffes des fauves. Parce qu'il est en vis-à-vis avec un Dieu proche, un homme ne trouve pas son identité dans le miroir d'un autre homme qui lui renverrait son image. Il l'apprend en se mettant sur une route où Dieu va le guider, le révéler et le rendre capable de discerner ses semblables. Saül, de son propre aveu, écoute la voix du peuple pour réguler sa conduite des affaires (1 S 15, 20) : il correspond à l'image que le peuple lui renvoie. Jonathan et David ont une autre source pour leur être, une autre amorce pour leur action.

Jonathan s'attache à David et s'engage tout de suite à son égard en le revêtant de ses signes distinctifs. David n'avait pu supporter quelques instants plus tôt les vêtements de Saül (1 S 17, 38-39), il assume maintenant cette panoplie princière qui le rend l'égal de l'héritier du trône. Les deux hommes manifestent leur parenté, façonnée de longue date, même si la naissance, l'état civil et la situation politique conspirent à les séparer.

Cette parenté cachée s'avère d'emblée autre chose qu'une habituelle camaraderie de combattants et de concitoyens. Pour ce type de convivialité masculine, bien représenté dans les mondes antiques, l'hébreu a un substantif attitré : *ré'a*, « ami, compagnon »¹. Le terme désigne le camarade de la même classe d'âge avec qui un homme tisse des relations de présence et de soutien réciproques. Or, ce mot fréquent n'est jamais employé à propos de David et de Jonathan. David aura un ami de ce type : Houshaï. Il vient auprès de lui, au moment du coup d'état d'Absalom, pour lui apporter aide et consolation (2 S 15, 32-37). David le renvoie alors comme agent double auprès du putschiste ; ce dernier s'étonne de le voir arriver vers lui : « Est-ce là ta fidélité pour ton ami ? Pour-

1. Il est rendu de manière appropriée dans le grec de la Septante par le mot *hétairos*, « compagnon, camarade ».

quoi n'es-tu pas allé avec ton ami (*ré'a* dans les deux cas) ? » (2 S 16, 17)¹. La relation de Jonathan et de David tend donc à échapper aux modèles connus de sociabilité.

DAVID ET JONATHAN : DEUX FILS EN MAL DE PÈRE

Jonathan et David sont présentés successivement dans la relation qu'ils ont avec leurs pères respectifs. Tous deux sont des fils que leurs pères reconnaissent peu. Quand ils se lancent l'un après l'autre dans leurs aventures contre les Philistins, ils révèlent leur question concernant le père. Le monde où ils vivent manque d'hommes ; il manque aussi de pères. Le manque dans la Bible lance les chercheurs de vie dans la quête. Qu'est-ce qu'un homme ? Qui est le père ? S'en trouve-t-il quelque part ? Jonathan et David apportent leur contribution à ces questions cruciales.

Jonathan et le père abusif

La première fois que Jonathan est mentionné, on ne comprend pas qu'il est le fils de Saül (1 S 13, 2). Alors que Saül ne bouge pas, ce Jonathan accomplit un premier exploit à l'encontre des Philistins et ceux-ci s'en émeuvent. Or, Saül semble s'en attribuer le mérite : il fait sonner de la trompe et « tout Israël entendit que l'on disait : Saül a battu la garnison² des Philistins » (1 S 13, 3-4). La surprise grandit quand on apprend après coup (1 S 14, 1) que Jonathan est le propre fils de Saül³. Ce dernier est-il un père qui tend à annexer son fils ? Peut-être. On comprend qu'ensuite, quand Jonathan décide de se lancer avec son écuyer dans une entreprise plus importante, il ne prévienne pas son père. Jonathan se laisse

1. Le fils aîné de David, Amnon, a semblablement un compagnon (*ré'a*) qui reçoit ses confidences et qui l'assiste, en l'occurrence pour le pire (2 S 13, 3).

2. Le terme hébreu, formé sur une racine signifiant « se tenir debout, tenir sa position », peut être traduit comme un nom de groupe (« poste, garnison ») ou comme un nom personnel (« préfet, officier »).

3. On peut atténuer le fait en disant qu'il est normal que le roi endosse les succès de ses gens ; mais on verra plus loin dans les Livres de Samuel un général demander à David enfin devenu roi de venir donner le coup de grâce à une cité assiégée, de peur que ce soit le nom de l'officier et non celui du monarque qui soit désormais attaché à la prise de la ville (2 S 12, 26-29).

conduire par Dieu et demande à Dieu son aide. Un Père pour un autre.

David et le père oublieux

Quand Samuel le prophète vient à Bethléem, quelque temps plus tard, pour donner l'onction à l'un des fils de Jessé, il y trouve une ambiance de peur, tout à fait semblable à celle qui règne dans l'armée de Saül. Les notables tremblent en voyant venir le prophète. Il faut que celui-ci les rassure sur ses intentions (1 S 16, 1-5).

Samuel rencontre alors les fils de Jessé dans la demeure de leur père. Il s'avère qu'il en manque un, David, le huitième et dernier que personne n'a songé à faire venir. David semble oublié auprès du troupeau ; selon le chapitre suivant, son frère aîné prétendra l'y renvoyer abruptement (1 S 17, 28). Le groupe de ses frères paraît suffisant pour que Samuel y puise un plausible messie. Il n'en est rien : c'est David que Dieu a choisi. Samuel demande à Jessé de convoquer le jeune homme, il reçoit l'onction et l'esprit du Seigneur l'investit (1 S 16, 11-13). Après ce premier épisode, David s'acheminera sur la ligne de bataille et vaincra Goliath.

Jonathan et David font le même genre d'expérience. Tous deux sont porteurs d'une exigence de vie et de salut pour tous. Cette exigence les isole, les différencie de leurs pères et de leur entourage masculin.

Saül, figure paternelle pour Jonathan et pour David ?

Les Livres de Samuel méditent continuellement sur la figure paternelle. La place du père n'est pas un acquis incontesté de la biologie et du droit coutumier : elle fait l'objet d'une perpétuelle exploration. Jonathan agit sans prévenir son père quand il décide d'attaquer un poste philistin. Lorsque Saül ordonne un jeûne sacré à un moment inapproprié, Jonathan s'exclame sans ambages : « Mon père a attiré le malheur sur le pays » (1 S 14, 29)¹. Saül reste certes jusqu'au bout le père de Jonathan, lequel mourra avec lui au combat, mais sa paternité affirmée est tout autant remise en cause. Saül lui-même en vient à la contester ; quand il s'aperçoit

1. Le verbe que nous traduisons par « porter malheur » suggère une perturbation, un dérangement.

que Jonathan soutient inlassablement David, il s'écrie à l'encontre de son fils : « Fils d'une sale rebelle, est-ce que je ne sais pas que tu prends parti pour le fils de Jessé, à ta honte et à la honte du sexe de ta mère ? » (1 S 20, 30). Saül signifie par là que Jonathan serait le fils de sa mère, pas de son père. Sa naissance serait imputable à un autre homme que sa mère aurait connu, se rebellant ainsi contre les lois du mariage : la mère et le fils vivraient entachés de honte¹. Nous avons signalé plus haut que, quand Jonathan se démarque de son père, il manifeste un autre père, un « premier » père, Dieu, dont il semble l'intime.

Nos livres proposent en permanence une mise à distance de la réalité paternelle et des termes habituels qui semblent clairement l'exprimer. David est bien le fils de Jessé, mais on parle de Jessé uniquement pour dire que David ne se trouve pas chez lui ou qu'il quitte ce père. Des figures paternelles sont alors proposées. Samuel en est une : mais il s'impose surtout dans ce rôle pour Saül. Celui-ci en effet ne surmonte pas les moments cruciaux de son existence sans que le prophète survienne et prenne autorité, parfois d'ailleurs à la demande de Saül. La relation filiale de David au prophète est moins marquée. Par contre, Saül lui-même se profile comme père pour David : il appelle David à l'occasion « mon fils » (1 S 24, 17 ; 26, 17). Le fait que David épouse Mikal, fille de Saül, renforce le lien qui l'unit « filialement » à Saül. Jonathan et David sont donc réunis aussi par un lien fraternel : tous deux n'ont-ils pas Saül comme père ?

Mais cette figure paternelle les oblige l'un et l'autre à chercher plus profondément : qui est le « vrai » père du fils et héritier Jonathan ? Qui est le père, à vrai dire, de David, le messie qui prendra la succession de Saül ?

Cette question se pose depuis qu'on parle de messie dans nos livres. Avant de recevoir son onction, Saül est dépêché par Qish, son père, en compagnie d'un serviteur pour chercher des ânesses perdues (1 S 9, 1-2). Il ne sait pas que trois jours plus tard il aboutira chez Samuel qui l'oindra comme chef sur Israël. Samuel, avant

1. Les expressions sont fortes, un peu inhabituelles, mais pas incompréhensibles. Selon la même imagerie, Dieu dénonce en Jérusalem une femme prostituée et lui annonce comme châtiment que son sexe, lieu de sa honte, sera exposé devant tout le monde (Éz 26, 10.29). Les traductions anciennes de notre verset comprennent que Saül considère sa femme comme une prostituée et son fils comme un bâtard. L'interprétation de Th. Römer et L. Bonjour selon laquelle Saül dénoncerait en son fils un efféminé couchant avec David n'est pas fondée dans le texte.

que Saül n'arrive chez lui, a été averti par Dieu en ces termes : « Je t'enverrai un homme du pays de Benjamin, et tu lui donneras l'onction » (1 S 9, 16). N'est-ce pas Qish qui a envoyé Saül ? Dieu semble se couler dans la place du père et se donne comme le véritable envoyeur – et le vrai père ? Quand le même Samuel, quelque temps plus tard, s'apprête à donner l'onction au dernier fils de Jessé, il ordonne à Jessé de faire venir le garçon, qui n'est autre que David. Lors donc que Jessé appelle son fils, il obéit au prophète qui lui-même obéit à Dieu. L'appel de David par son père s'inscrit dans une chaîne qui procède de l'appel initial, celui de Dieu. Le père convoque David, mais qui est le père : Jessé ou Dieu ? Bien des années plus tard, par l'intermédiaire du prophète Nathan, Dieu fait connaître à David qu'il sera le père de son successeur et que celui-ci sera son fils (2 S 7, 14).

Dans la fonction de roi messie, Saül et David sont invités à chercher qui est le père qui les appelle ou les envoie. Face au problème de la succession, l'héritier Jonathan et l'héritier David découvrent qu'un père les conduit qui ne se résume pas aux hommes qui les ont engendrés. Les aléas de la filiation se vivent donc deux à deux. Quand Dieu se profile comme en position de père, celui qui se trouve alors en situation de fils ne s'y trouve pas seul. Disons quelques mots sur les binômes dans les Livres de Samuel.

LE ROI ET SES DOUBLES

David et Jonathan appartiennent à l'ensemble complexe des binômes qui foisonnent dans nos livres. Le binôme y est une des structures fondamentales : Dieu choisit David comme roi du vivant de Saül et autour de ce duo central, bien d'autres paires évoluent. La relation qui unit David et Jonathan, au cœur de la sphère du pouvoir, double celle qui apparie David et Saül. Ces deux derniers sont collègues, co-détenteurs des titres de roi et de messie ; mais Jonathan, uni à son père par un rapport de filiation, est aussi allié à David qu'il aime et qu'il favorise.

Le duo n'est pas seulement un motif esthétique qui circulerait de page en page : il requiert à chaque fois le discernement. Manifeste-t-il une confrontation, un contraste, une unité possible ? L'union des deux membres du binôme relève-t-elle d'une simple connivence ou vient-elle de plus loin ?

Messie en double

Ce thème du double est inhérent à la pensée du messie que proposent les Livres de Samuel. Le roi messie y est une figure géme-laire. David, on l'a rappelé, reçoit sa première onction en privé alors que Saül est encore roi pour longtemps : les deux messies vont se côtoyer pendant de longues années. Quand il accède enfin au pouvoir sans partage, après la mort de Saül, David doit cependant compter avec un des fils du souverain défunt, le faible Ishbaal, qui prétend succéder à son père (2 S 2, 8-10). Ledit Ishbaal fut en fait mis sur le trône par un cousin de Saül, Abner, « un grand prince en Israël » (2 S 3, 38). Entre Abner et Saül, existait un rapport duel : Abner fut le général de Saül, mais, après la mort de ce dernier, il aspire au trône en mettant en avant cette marionnette qu'est Ishbaal. Puis il se tourne vers David et semble officiellement se rallier à lui. Sorte de double sombre de Jonathan, Abner est donc aussi un parent de Saül qui favorise finalement David, avant d'être assassiné (2 S 3, 22-39).

David, une fois installé sur le trône et débarrassé d'Ishbaal, doit faire face à la révolte de son fils Absalom qui a fomenté un coup d'état (2 S 15). On apprend après la mort d'Absalom qu'il avait reçu une onction de la part du peuple (2 S 19, 11). Quelque douteuse que soit la légitimité d'Absalom, il était donc une sorte de messie caché du vivant de son père. Bien plus tard, quand David est avancé en âge, il fait connaître publiquement son successeur : son fils Salomon (1 R 1, 28-37). Il demande alors que le jeune homme reçoive l'onction royale : deux oints du Seigneur vivent donc ensemble quelque temps à Jérusalem.

Le prophète Samuel entre également dans différentes configurations géme-laïres. Il confère l'onction à Saül, puis à David, et, comme il exerçait avant eux le ministère de prophète et de juge, il fait figure d'anticipateur en tant que chef en Israël. Les deux premiers rois entrent chacun en relation avec ce personnage inaugural. Saül ne serait pas Saül si Samuel n'apparaissait régulièrement pour lui donner conseil, réprimandes, ou même pour agir à sa place¹. David n'entretient pas de relations de longue haleine

1. Samuel rencontre Saül pour la première fois en 1 S 9. Leur dernière rencontre a lieu alors que Samuel est mort : il « monte de terre » pour invectiver Saül (1 S 28). Entre les deux moments, les deux se retrouvent plusieurs fois (1 S 12 ; 13 ; 15 ; 19).

avec Samuel, mais le temps d'une danse, il fait surgir l'image du prophète défunt. En effet quand il fait entrer à Jérusalem l'arche d'alliance, David se dépouille de ses vêtements et danse devant elle en pagne de lin (2 S 6, 14). Or c'est ainsi qu'est apparu Samuel au début des livres qui portent son nom, jeune desservant du temple de Silo où se trouvait alors l'arche d'alliance (1 S 2, 18).

Duettistes et duellistes

On n'en finirait plus d'énumérer toutes sortes de paires masculines qui hantent nos textes, tantôt dans le cadre d'ensembles larges et structurants, tantôt comme autant de modules localisés. Dès les premiers versets des Livres de Samuel, on mentionne ainsi les deux frères prêtres du temple de Silo qui spolient le Seigneur et abusent des femmes : leur race sera châtiée par Dieu (1 S 2). Plus tard, les deux fils pervers de Samuel, établis comme juges par leur père, font l'unanimité contre eux (1 S 8, 1-5). Plus tard encore, deux frères décident d'assassiner Ishbaal, fils de Saül, sans avoir reçu de mandat pour accomplir un tel forfait : ils sont exécutés impitoyablement (2 S 4). En contraste avec ces paires de complices funestes, nos textes, comme par un jeu de contrepoids, mettent en scène des paires de collaborateurs bénéfiques : deux hommes énigmatiques, croisant autour du tombeau de Rachel, engagent ainsi Saül à retourner chez son père après son onction (1 S 10, 2) ; Jonathan s'engage contre les Philistins en compagnie de son porteur d'armes (1 S 14, 1-14) ; Ahimaats, fils du prêtre Tsadoq, et Jonathan (un homonyme du fils de Saül), fils du prêtre Abiathar, s'engagent comme estafettes pour servir David lors du coup d'état d'Absalom (2 S 17, 15-22).

Les nombreux fils de David sont régulièrement présentés deux par deux : Amnon, l'aîné de David, est en conflit avec son demi-frère Absalom qui le tuera (2 S 13) ; Absalom fera un émule parmi sa fratrie : Adonias, qui s'avérera un imitateur d'Absalom (1 R 1, 5-6)¹. De Bethsabée, David engendre deux fils, dont le premier meurt vite et dont le second n'est autre que Salomon (2 S 12, 15-25). Ce dernier sera confronté à Adonias, les deux hommes prétendant au trône de David (1 R 1-2).

1. Voulant manifester ses revendications au trône, Adonias se déplace en char, avec cinquante coureurs devant lui (1 R 1, 5). C'est dans cet équipage qu'Absalom est apparu, des années auparavant (2 S 15, 1).

Le roi et son alter ego

La figure royale est placée en permanence dans des jeux de correspondances et d'antithèses. Saül est confronté à Agag, le roi d'Amaleq qu'il épargne alors qu'il aurait dû le mettre à mort (1 S 15) ; David est confronté à Nabal qu'il décide de mettre à mort avant de l'épargner (1 S 25). Il se réfugie chez Akish, roi des Philistins, et devient étonnamment son garde du corps (1 S 28, 2) : les deux rois, supposés ennemis, vivent alors en bonne intelligence, non sans ambiguïté (1 S 29). David est aussi en relations diverses avec des princes étrangers (2 S 8 et 10). Il se confronte à Urie, son officier, dont il a pris la femme, Bethsabée (2 S 11). Le thème des deux hommes en compétition pour une femme dans les Livres de Samuel serait à développer pour lui-même, en regard de celui de deux femmes pour un homme¹.

Il faudrait encore mentionner les relations des deux rois, Saül et David, avec les membres de leur entourage proche, en toutes sortes d'appariements. Saül, on l'a signalé, est conseillé par Abner, son cousin, ce dernier oscillant entre ralliement et rivalité. L'importance des collatéraux est très soulignée dans l'histoire de David. Trois de ses neveux, fils de sa sœur Tserouyah, appartiennent au cercle rapproché du roi. Deux d'entre eux sont marquants : Joab et Abishai². David se repose sur chacun d'eux pour gérer un certain nombre d'affaires, tout en reconnaissant leur violence et leurs empiétements sur son autorité souveraine. On pourrait ainsi étudier les relations de David et de Joab, et celles qu'il entretient avec Abishai. Une scène typique peut être retenue, en 1 S 26. David décide une nuit de s'approcher de Saül qui le pourchasse sans merci. Saül est endormi par terre au milieu de ses hommes dans la campagne, et David est accompagné d'Abishai son général. Alors que ce dernier le pousse à tuer son ennemi livré, David refuse d'en arriver à cette extrémité : il prend la lance et la gourde du roi, puis passe son chemin et hèle le monarque qu'il a épargné. D'une mon-

1. David épouse Abigaïl qui était auparavant femme de Nabal (1 S 25) ; Mikal est femme de David avant de devenir celle de Paltiel, puis de revenir à David (2 S 3, 14-15). 1 S 1 commence par présenter Elqana et ses deux femmes ; David doit épouser Mérah, mais elle est donnée à un autre, et il obtient Mikal sa sœur (1 S 18, 17-27)...

2. Le troisième est Asaël « aux pieds légers comme une gazelle des champs » (2 S 2, 18). On a parfois comparé ce guerrier à « Achille aux pieds légers » dans l'*Iliade*.

tagne à l'autre, dans une scène toute en diptyque, on voit David, secondé par Abishai, appeler un Saül comme dédoublé en Abner.

De la même manière, il faudrait étudier les relations de Joab avec les fils de David, ses cousins germains. Une véritable guerre des cousins se décline en affrontements binaires. Joab tue son cousin Absalom contre l'ordre exprès de David (2 S 18, 9-18) ; il soutiendra Adonias comme candidat à la succession de David contre le choix de David (1 R 1, 7). Joab, cousin de la dynastie davidique qui s'ébauche, va jusqu'à tuer Abner, cousin du défunt Saül (2 S 3, 27)¹. La confrontation des rois se double de la rivalité de leurs cousins respectifs.

David et Jonathan : hors pair

La relation de Jonathan et de David participe donc d'un riche réseau de binômes et de doubles, déployé avec art. On le constate une fois de plus, l'amitié des deux hommes n'est pas une sorte de parenthèse atypique dans un texte qui raconterait tout autre chose ; elle s'inscrit au contraire dans une insistante exploration : deux hommes peuvent-ils se rencontrer ? Leur partenariat est-il voué à l'échec ou à l'éviction de l'un d'eux ? Y a-t-il une perspective, autre que celle d'une soif du pouvoir, pour laquelle ils peuvent collaborer ? Leur pacte demeure-t-il temporaire ou a-t-il un avenir ?

De fait, Jonathan et David offrent le seul exemple dans les Livres de Samuel d'une relation masculine durable, fondée sur la promotion réciproque. Les deux hommes ont tout pour être des ennemis irréconciliables, puisque David est appelé à assumer une royauté revenant à Jonathan, pourtant ils s'entendent et s'apprécient. Des femmes ont depuis le début remarqué, compris, aimé David, mais les hommes ne lui ont jamais fait de cadeau. On comprend que David parle de l'amour de Jonathan, après la mort de ce dernier, comme d'un bien « plus miraculeux que l'amour des femmes » (2 S 1, 26).

La relation qui les unit, dans ce paysage des binômes, il est temps d'en approcher de plus près. Comment nos livres en parlent-ils ? Quel binôme original Jonathan et David dessinent-ils ?

1. Il venge ainsi la mort de son frère Asaël, tué par Abner (2 S 2, 19-24).

TERMES D'AFFECTION

Une certaine vision moderne tend à séparer nettement les registres du déploiement humain : sentiments et relations interpersonnelles, activité politique, engagement religieux. Dans chaque domaine, se pose alors indépendamment la question de la mesure et de l'excès : on pourrait être excessif dans le domaine privé, et mesuré, à divers degrés, dans les affaires publiques. L'amour serait ainsi une passion irrésistible, en même temps qu'une affaire purement intime dont on n'aurait aucunement à rendre raison. Les récits concernant David et Jonathan montrent qu'il y a d'autres manières de vivre une affection intense. La relation des deux hommes n'a rien d'un entraînement irraisonné, ce qui ne signifie pas qu'elle serait froide ou calculée. Jonathan et David manifestent l'un pour l'autre une adhésion qui n'est jamais mitigée. Mais cet élan ne relève pas que de la sphère privée : il a une visibilité sociale, modifie la donne politique, oblige à des prises de position publiques.

Physique

Jonathan aime David dès qu'il le voit. Est-il séduit par l'apparence du jeune berger ? Nos textes sont économes de descriptions physiques : rien n'est dit concernant l'allure de Jonathan ; quant à David, une brève évocation en est donnée quand il apparaît pour recevoir l'onction : « Il était roux¹, avec de beaux yeux et un bel aspect » (1 S 16, 12). Les expressions sont vagues. Cela ne prouve aucunement un désintérêt pour le corps : il est au contraire extrêmement présent dans nos livres² ; à beaucoup d'égards, le roi est d'abord quelqu'un à voir, pas à théoriser. Mais les notations corporelles sont souvent concises, elles esquissent un geste, retiennent une émotion. De la présentation de David, on retient une couleur, un regard, une tournure.

1. Le commentaire d'A. Caquot et Ph. de Robert note : « L'adjectif peut s'appliquer au teint (*rose* ou *rubicond*) comme aux cheveux (*roux*) » (p. 187). Je m'en tiendrai ici à la traduction habituelle : « roux ». Comme on le verra plus loin, on trouve cet adjectif en Gn 25, 25 concernant Ésaü, le jumeau de Jacob ; il désigne en ce cas plutôt la couleur de la pilosité.

2. Voir Ph. LEFEBVRE, « Le corps des messies dans les Livres de Samuel ».

Les Livres de Samuel fourmillent de remarques qui ont trait à la chair et suggèrent en même temps une réflexion sur la chair et les impressions qu'elle produit. Quand Anne, au tout début de nos livres, pleure au temple de Silo en parlant à Dieu, le vieux prêtre Éli croit qu'elle est saoule et l'envoie cuver ailleurs. Or, Anne n'est pas ivre et elle le dit : elle « (s')épanche devant le Seigneur » (1 S 1, 15). Confondre un intense face à face avec Dieu et l'effet d'une beuverie montre d'emblée que le décryptage du corps et de ses états n'est en rien immédiat. Même un prêtre expérimenté, supposé connaître ce qu'est une entrevue personnelle avec Dieu, se méprend lourdement. De la même façon, la rapide ébauche donnée de David avant son onction est reprise au moment où il affronte Goliath : « Le Philistin regarda, vit David et il le méprisa, car il était jeune, roux et beau à voir » (1 S 17, 42). La même apparence, exprimée dans les mêmes termes, peut, dans un cas, disposer en faveur de David (un beau jeune homme est fait pour être roi), dans un autre cas plaider en sa défaveur (un gamin méprisable est fait pour être terrassé). On pourrait multiplier les exemples de ce type.

Jonathan a-t-il eu un coup de foudre en voyant David ? Comme il est habituel dans nos livres, le corps manifesté est très important ; cependant, il ne donne pas lieu à une grammaire des émotions qui seraient prévisibles et standardisées. En parlant plus haut de reconnaissance, j'ai donné pour ma part le terme que je trouve le plus adéquat concernant cette émotion inaugurale. C'est toute l'évocation de l'amitié entre les deux hommes qui éclaire cette rencontre première et permet de donner un sens plus ajusté – de donner chair, oserais-je dire – à leur relation originale.

« Aimer »

Il est dit à plusieurs reprises que Jonathan aime David. Le verbe, courant en hébreu, est *'ahab*. Il apparaît dès le récit de la première rencontre (1 S 18, 1 et 3). Ce verbe est repris dans le même chapitre : Mikal, la fille de Saül, aime David (1 S 18, 20 et 28), et « tout Israël et Juda aiment David » (1 S 18, 16 ; voir aussi v. 22). Le verbe renvoie donc à la relation de deux hommes, d'un homme et d'une femme, du peuple et d'un homme. Dans tous ces cas, l'amour est immédiatement manifesté en public : Jonathan fait un geste parlant en revêtant David de sa panoplie. On ne sait s'il agit devant tout le monde, mais l'ambiance évoquée par ces versets et

le sens même du geste le suggèrent. En tout cas, il plaidera bientôt officiellement la cause de David. Mikal est amoureuse et cela se sait tout de suite : « des gens » l'annoncent à Saül et bientôt jouent les intermédiaires entre Saül et David concernant cette affaire. Quant au peuple, il montre ouvertement la sympathie que David lui inspire et lui fait grande renommée. Ces différentes amours restent à spécifier, mais il est remarquable qu'elles sont d'emblée de notoriété publique.

Dans tous les cas, elles transforment la scène politique¹. David est associé étroitement au prince héritier, il devient, après quelques péripéties, l'époux de la fille du roi, il est plébiscité par le peuple. Saül le comprend tout de suite, tente de manipuler les forces en présence et se trouve envahi par un effroi grandissant.

« (Se) plaire »

Selon 1 S 19, 1, Saül fait rapidement connaître à son entourage son intention d'éliminer David. « Or, David plaisait beaucoup à Jonathan » (littéralement : « Jonathan se plaisait beaucoup en David »). Le verbe « plaire » (*haphéztz*) possède un large éventail d'acceptions. On s'est parfois focalisé sur ce verset pour suggérer une relation amoureuse entre Jonathan et David. Avant de conclure quoi que ce soit, il est bon d'examiner les emplois de ce verbe à proximité de notre passage. Un peu avant, Saül en fait usage quand il envoie ses gens dire à David, pour le piéger, que tout le monde l'aime et qu'il plaît au roi (littéralement : « le roi se plaît en toi » - 1 S 18, 22). « Plaire » désigne ici la faveur royale : le jeune guerrier intrépide a été remarqué par le roi qui veut en faire - du moins le laisse-t-il entendre - un personnage important du royaume. Tout autre bien sûr est le sens que prend ce verbe quand il se réfère, quelques versets plus loin, à l'impression que fait David sur Jonathan ; mais on reste cependant dans le même registre politique : Jonathan a distingué David et ne laissera pas sous la menace d'une

1. Le verbe aimer a parfois un sens politique net : le roi Hiram de Tyr « avait toujours aimé David » (1 R 5, 15). Le terme exprime, non un sentiment, mais un soutien, une prise de position officielle pour David depuis la première heure (cf. 2 S 5, 11). Voir Th. RÖMER et L. BONJOUR, p. 67 : le verbe aimer « est employé dans les traités néo-assyriens pour désigner la loyauté et la soumission à un roi qui offre sa protection en échange ».

sentence injuste cet homme par qui, comme il le dit, « le Seigneur a réalisé une grande victoire pour tout Israël » (1 S 19, 5).

Dans les Livres de Samuel, le verbe peut désigner aussi le fait d'adhérer à un parti. En 2 S 20, 11, un homme rassemble tous ceux qui se rallient à Joab, général de David, par ces mots : « Qui est partisan de Joab (littéralement : « qui se plaît - *haphéztz* - en Joab ») et qui appartient à David, derrière Joab ! » Que Jonathan se plaise en David peut parfaitement désigner ou du moins connoter cette acception : alors que Saül dénonce David parmi ses conseillers comme l'homme à abattre, Jonathan, lui, se manifeste comme partisan de David (« il se plaît en David ») et part informer le jeune homme avant de défendre sa cause devant son père.

Enfin, il arrive que Dieu soit sujet de ce verbe « plaire » : David évoque la possibilité que Dieu ne se plaise plus en lui (2 S 15, 26), c'est-à-dire qu'il ne le soutienne plus comme roi et laisse son fils le renverser. Mais dans son cantique final, David peut enfin proclamer que Dieu s'est complu en lui (2 S 22, 20) et l'a sauvé de Saül et de tous ses ennemis (2 S 22, 1).

« I love David »

Ces termes affectifs - « aimer », « se plaire en » - font penser aux slogans des meetings américains. Quand on y arbore un tee-shirt ou une banderole annonçant « I love » tel ou tel candidat à la présidence, on peut signifier bien sûr une affinité personnelle, parfois même une dévotion, pour un homme ou une femme, mais cette affection débouche sur un projet politique : on souhaite voir cette personne à la tête de l'état. Lorsqu'on manifeste l'inclination qu'on ressent pour elle, ce n'est pas pour faire état d'un penchant privé, mais pour militer publiquement en faveur de cette personne et entraîner dans son enthousiasme d'autres partisans.

Quand, selon nos textes, Jonathan défend la cause de David, il souligne que ce dernier a pris des risques, qu'il a lutté en faveur du peuple, qu'il a été conduit par Dieu et qu'il est innocent de tout grief qu'on pourrait lui faire. D'une certaine manière, ce discours qui engage Jonathan devant son père et ses dignitaires exprime les raisons pour lesquelles Jonathan aime David. Son plaidoyer public ne dit pas autre chose que sa pensée privée concernant le jeune homme. David plaît à Jonathan parce que Jonathan prend le parti des gens qui militent pour la libération

du peuple, qui marchent avec Dieu, qui ne ménagent pas leur peine.

La néphesh : souffle vital à risquer

Relisons le début du chapitre 18 : « Alors, quand [David] eut fini de parler à Saül, l'âme de Jonathan s'attacha à l'âme de David et Jonathan l'aima comme son âme. » Ce que Jonathan aime en David, c'est ce qu'il est lui-même. Comme nous l'avons déjà dit, cette expression ne renvoie pas à un enfermement de Jonathan, comme s'il ne pouvait aimer que ceux qu'il assimile à ce qu'il est déjà. Nous verrons dans les paragraphes suivants que Jonathan ne fait jamais rien dans son propre intérêt ni pour sa propre image : il ne s'aime pas de manière égo-centrée. « Il aime David comme son âme » : qu'est-ce que l'âme ? C'est le souffle vital qui fait qu'un être est en vie, dans toutes les facultés de son esprit et de son corps.

Or, cette âme, la *néphesh* en hébreu, est, aux dires mêmes de Jonathan, ce que David n'a pas hésité à mettre en danger pour le bien du peuple : « il a risqué sa vie », littéralement : « il a mis sa *néphesh* dans sa paume » (1 S 19, 5), et il est allé au-devant de Goliath pour remporter une victoire à laquelle tout Israël a été associé. Cette *néphesh* de David, Saül va « la chercher » constamment, selon une expression presque obsessionnelle de nos livres qui signifie que Saül en veut à la vie de David ; « il le cherche », dirait-on en français, avec la connotation de violence que cette expression peut avoir.

Mais ce fondement de l'être que les ennemis visent, Dieu le garde tout particulièrement : que Dieu tire la *néphesh* du danger est aussi une expression proverbiale en hébreu pour signifier que le Seigneur garde la vie de ses amis. Abigaïl proclamera bientôt à David : « Si un homme se lève pour te poursuivre et pour chercher ta *néphesh*, la *néphesh* de monseigneur sera ensachée dans le sac des vivants auprès du Seigneur, et la *néphesh* de tes ennemis il la lancera du milieu de sa fronde » (1 S 25, 29). Cette parole de femme rappelle l'exploit « frondeur » de David contre Goliath que les femmes avaient remarqué ; elle dirige l'attention vers ce tréfonds de l'être de David, la *néphesh*, qui repose, bien protégée, comme en un carquois ou une escarcelle que Dieu porterait en bandoulière.

« Comme son âme », « comme son cœur »

La *néphesh* de Jonathan s'attache à la *néphesh* de David et il aime le jeune homme comme sa propre *néphesh*. Ce nom du souffle vital est certes courant dans l'Ancien Testament, mais dans nos textes il fait l'objet d'une insistance et d'un déploiement particuliers. La *néphesh* y est un terme militant : il renvoie aux engagements les plus profonds et à la portée révélatrice qu'ils ont. Il y a des gens qui n'hésitent pas à mettre en péril leur *néphesh* pour la vie de la communauté, ils suscitent alors des réactions de jalousie ou de haine : il est aussi des gens qui ne supportent pas que certains puissent s'avancer démunis, non protégés, et qu'ils réussissent néanmoins. Mais une manifestation plus foncière a lieu aussi : Dieu est dévoilé comme celui qui voit et sauvegarde la *néphesh*, et, dans le même mouvement, certaines personnes apparaissent, accordées au comportement divin : elles aussi perçoivent et protègent la *néphesh* de ceux qui se risquent pour la vie du groupe.

Aimer quelqu'un comme son âme n'est donc pas une simple manière de dire « comme soi-même », ce n'est pas non plus une façon de ramener à soi l'être aimé. L'expression apporte au contraire discernement et décentrement : l'âme de Jonathan évolue dans les mêmes registres que celle de David, Jonathan peut donc reconnaître David, ayant la référence de sa propre âme. Cette reconnaissance n'enferme pas les deux puisque chacun aime l'autre dans la mesure où cet autre risque sa vie pour le bien commun. Un verset marque cet amour réciproque : « Jonathan prêta de nouveau serment à David à cause de son amour pour lui, car de l'amour de son âme (*néphesh*) il l'aimait » (1 S 20, 17). On peut hésiter sur les références des possessifs et des pronoms. Le texte entend-il : « à cause de l'amour de Jonathan pour David » ou « de David pour Jonathan » ? Parle-t-il de l'âme de David ou de celle de Jonathan ?

Notons en dernier lieu que Jonathan – et David selon ce verset – sont les deux seuls personnages de l'Ancien Testament qui actualisent ce qui est dans la Loi un commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis le Seigneur » (Lv 19, 18). Les références aux ordres de la Torah sont peu nombreuses dans nos livres : il est intéressant de noter celle-ci¹.

1. L'amour pour le prochain (littéralement : « le compagnon ») conclut un développement sur les relations sociales : ne pas voler, mentir ou tromper, ne pas

Une expression redoublée, sur le même schéma que « l'âme de l'un s'attache à l'âme de l'autre », a déjà été employée concernant Jonathan. Au moment de partir pour son expédition, le jeune prince a exposé son projet à son écuyer ; ce dernier lui répond : « Fais tout ce qui est dans ton cœur, continue, me voici avec toi comme ton propre cœur » (1 S 14, 7). Le cœur est dans la Bible et dans le monde ancien l'instance de l'intelligence et de la décision. L'écuyer se dit donc prêt à participer au plan que Jonathan a médité. L'espace de quelques versets, ce « second rôle » montre toute sa consistance d'homme et sa consonance avec son maître. Jonathan a cette propension de manifester ceux qui ont le même type de cœur et d'âme que lui et de faire route en leur compagnie.

AMOUR ET ALLIANCE

Les remarques précédentes n'amènent pas à conclure que la relation entre David et Jonathan serait dégagee de toute affection, qu'elle consisterait en définitive en une évaluation mutuelle raisonnée de qualités morales et politiques. Jonathan n'a rien d'un protecteur distant qui favoriserait de loin la carrière de David, et ce dernier n'a pas le profil d'un honnête garçon en quête d'un impresario qui partagerait ses valeurs. Chacune de leurs rencontres au contraire porte sa charge émotionnelle, d'autant plus forte que les deux hommes vivent dans l'urgence et le danger. David vit poursuivi par Saül, il doit s'absenter, se cacher ; Jonathan s'étonne que son père nourrisse des projets de mort, il doit les décrypter afin d'en informer David. Leurs allées et venues se déroulent ainsi sur fond de folie meurtrière de Saül¹ et de menace philistine. Nos textes donnent donc un vrai relief à cette relation ; elle est vécue par deux êtres personnels, étonnants, bouleversants parfois, selon des rythmes divers : rencontres publiques ou privées, connues ou secrètes. Quand il est clair que Saül veut tuer David, Jonathan le lui fait savoir par son serviteur et quand ce dernier est parti, David s'avance vers son ami, se prosterne devant lui, puis les deux

se parjurer, exploiter les autres, ne pas rendre une justice partielle, ne pas calomnier, ne pas se venger ni garder rancune. Aimer son prochain comme soi-même résume en quelque manière ces commandements qui permettent de vivre ensemble.

1. Saül n'hésite pas à faire massacrer tous les prêtres de Nob (1 S 22).

hommes s'embrassent et pleurent longuement, avant de se séparer (1 S 20, 41-42). Ils ne se reverront qu'une seule fois.

Pactes et serments

Ces moments d'émotions et d'effusions ne constituent pas un compartiment étanche de la vie des deux hommes : ils sont intégrés à la dimension politique et sociale de leur relation. David et Jonathan font des pactes qui concernent leurs personnes, leurs postérités respectives et qui instituent Dieu comme un partenaire irrécusable. Dès que Jonathan rencontre David et s'attache à lui, « il conclut une alliance avec lui » (1 S 18, 3). Quand plus tard David se rend chez Jonathan lui dire toute l'angoisse que Saül lui inspire, il s'en remet totalement à son ami : « Tu agiras avec fidélité envers moi, puisque tu m'as fait entrer avec toi dans une alliance du Seigneur » (1 S 20, 8). Jonathan demande en retour à David la même fidélité : que David n'attende jamais à la maison de Jonathan (entendons : à sa descendance), même quand tous ses ennemis (entendons : Saül en premier lieu) « seront retranchés de la terre ». Alors « Jonathan conclut une alliance avec la maison de David » (1 S 20, 16).

Quelque temps plus tard, après leur grand moment de pleurs et d'effusions, Jonathan rappellera leur traité en ces termes : « Va en paix, puisque nous avons juré tous les deux par le nom du Seigneur, en disant : "Que le Seigneur soit entre moi et toi, entre ma descendance et ta descendance pour toujours !" » (1 S 20, 42). Cette parole reprend celle qu'il avait dite auparavant pour sceller un arrangement entre eux deux : « Et quant à la parole que nous avons dite, moi et toi, voici que le Seigneur est entre moi et toi pour toujours » (1 S 20, 23). Il est, dans la Bible, peu de phrases aussi décisives pour affirmer la présence de Dieu dans les rapports que deux hommes tissent : « moi et toi » et « Dieu au milieu de nous »¹. Rien là qui nous amènerait vers un binôme exclusif, refermé sur lui-même. Tout au contraire, ces paroles échangées annoncent Dieu présent quand deux personnes s'allient pour promouvoir réci-

1. En Lv 19, 18 que nous avons cité plus haut, la formule : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » est suivie de cette autre : « Je suis le Seigneur ». Ce commandement de l'amour n'est donc pas une affaire humaine à mettre au point ; il est référé à Dieu. « Je suis le Seigneur » est un refrain conclusif dans tout ce passage.

proquement leur vie. Comme Jésus, le fils de David, le dira : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, là je suis, au milieu d'eux » (Mt 18, 20).

Aux meurtres d'état fomentés par Saül répondent les alliances qu'établissent David et Jonathan. Ils en étendent la portée protectrice sur les générations à venir¹. La forme contractuelle de la parole donnée pérennise l'affection des deux hommes et la rend profitable pour beaucoup après eux. On atteint là une sorte d'équilibre original entre une amitié réelle, son inscription sociale et son bénéfice persistant dans le groupe. Le fait que Jonathan aime David comme lui-même s'exprime donc dans des dispositifs qui changent la donne politique (David héritera du trône) et historique (entre les « maisons » des deux hommes, une paix est instaurée). Nous verrons que l'amour réciproque dans l'évangile de Jean (« aimez-vous les uns les autres ») est semblablement proposé dans le cadre objectif d'un commandement, qui a des implications communautaires et annonce une visibilité sociale.

Un « style Jonathan »

La conjonction de sentiments intenses, d'exigences politiques, de prescriptions morales, de partenariat avec Dieu ne peut être assumée de manière aisée, comme par la programmation d'un mode d'emploi. Il faut pour la vivre des êtres humains, capables d'initiatives, ayant une consistance personnelle suffisante. Jonathan et David ont chacun un style selon lequel ils agencent les divers paramètres qui constituent leur expérience.

Nous avons déjà évoqué le « style Jonathan ». Le jeune homme sait collaborer avec Dieu et avec un associé humain. Sa parole sert toujours quelqu'un d'autre que lui. Non qu'il soit dupe ou sottement oublieux de soi-même : il est parfaitement conscient – et il le dit – que son père prend des décisions à contresens. Mais il n'est pas acharné à dénoncer ni à se légitimer outre mesure. Quand il

1. Après la mort de Jonathan, David sera plusieurs fois confronté aux descendants de son ami. Il restaure ainsi la situation de Méribbaal, fils de Jonathan, et le compte comme convive habituel de sa table (2 S 9). Mais l'affaire Meribbaal a des rebondissements équivoques : a-t-il trahi David comme son serviteur le prétend (2 S 16, 1-4 ; 2 S 19, 25-31) ? Quand il est question de livrer les descendants de Saül, David épargne Meribbaal (2 S 21, 7). Voir B. FORTHOMME, *La folie*, p. 174-176.

est menacé de mort par Saül dans l'affaire du jeûne rompu, il témoigne simplement de ce qu'il a fait – manger du miel –, sans justification inutile (1 S 24, 43-45) ; ce sont ses soldats qui réagiront en sa faveur et le sauveront de la sentence de mort. Plus tard, il parle de David et à David pour le bien de ce dernier : il s'agit toujours de l'encourager, de le défendre quand il est mis en cause. Ses paroles sont peu nombreuses, mais elles demeurent : les traités qu'il conclut avec David leur confèrent une autorité qui sera profitable à leurs descendants.

Enfin, pas plus que Jonathan ne garde pour lui la royauté, il ne fait de rétention d'information. Comme il le dit à David : « Si j'ai connaissance qu'un malheur a été résolu contre toi par mon père, alors je te le ferai savoir » (1 S 20, 9). Tout ce qui peut être utile à son ami, Jonathan le transmet. Il n'y a en cela aucune propension au bavardage étourdi : Jonathan sait parfaitement différer un renseignement s'il devait entraver une action salutaire. Qu'il ne préviennent pas son père quand il s'engage contre un poste philistin en est l'exemple liminaire. Cette capacité à ne pas éventer une nouvelle rend d'autant plus remarquable la disponibilité du jeune homme à renseigner David dès qu'il le faut. Par cet aspect encore, on constate la conscience que Jonathan manifeste de ce qu'il fait. Il intervient aux bons moments, à bon escient, et annonce ce qui doit être dit à la personne qui convient.

Ce « style Jonathan » ne relève pas seulement d'un tempérament particulier. Il rend visible quelque chose de Dieu lui-même. Aimant David, concluant avec lui des alliances « pour toujours », il ressemble à Dieu qui aime son peuple, fait alliance avec lui à jamais. Bien des textes du Deutéronome seraient à invoquer célébrant le Seigneur qui « n'oubliera pas son alliance », « qui a aimé tes pères », qui fait vivre sur la terre « qu'il te donne pour toujours » (Dt 5, 31.37.40)¹.

Un « style David »

Qu'en est-il de David dans la relation avec Jonathan ? Comment assume-t-il la situation complexe dans laquelle il se trouve ? Lors

1. Une des théories les plus marquantes concernant les livres historiques dont les Livres de Samuel font partie est qu'un ensemble de rédacteurs ont mis en forme les récits du Livre de Josué aux Livres des Rois en s'inspirant de près de la théologie du Deutéronome.

de la rencontre initiale avec Jonathan, c'est ce dernier qui prend l'initiative : David se laisse octroyer des habits du prince, de même qu'il acquiesce au pacte que ce même prince propose. On s'est parfois fondé sur cette apparente passivité de David pour suggérer qu'il n'a peut-être pas envers Jonathan un enthousiasme équivalent à celui que Jonathan manifeste envers lui. Qu'en est-il ?

David n'est pas disert lors de ce premier face à face, mais il l'est peu de manière générale en cette partie de l'histoire. Si on lit le chapitre 18 dans son entier, on remarque que David est presque silencieux alors que beaucoup d'événements surviennent dans sa vie : il est accueilli par Jonathan, devient page du roi Saül, puis officier, puis fiancé de la princesse. Or, les seules paroles que l'on entend de David sont deux protestations de sa petitesse : il n'est qu'un homme de peu, lui qui est appelé à devenir le gendre du roi (1 S 18, 18 et 23). Dans le chapitre suivant, on n'entend aucune parole de lui, sinon une phrase rapportée par sa femme et qu'il aurait dite (1 S 19, 17). L'homme de peu parle peu. En 1 S 16 déjà, lors de son entrée en scène, David était appelé par son père, recevait l'onction, partait à la cour de Saül : aucune parole de sa part. Le garçon semblait seulement occupé à recevoir et à obéir. En 1 S 17 par contre, il a multiplié les propos hardis quand il s'agissait de marcher contre Goliath et de s'expliquer sur son audace. David est loquace quand il le faut, peut-être est-il aussi taciturne quand cela convient.

David accueille les événements, les laisse arriver. Il prend la mesure de l'avenir qui point pour lui et du danger qui s'installe. Il tente d'y lire ce que Dieu dit dans cette succession de faits qui transforment sa vie si rapidement. Il se réfugie ainsi temporairement chez Samuel, « celui qui voit » les signes de Dieu dans le cours des événements et marche sous la conduite de l'esprit divin¹. David entre dans sa stature d'Oint du Seigneur, de messie « selon le cœur de Dieu ». Quand Jonathan le rencontre et le désigne publiquement comme l'héritier du roi, il n'y a pas grand-chose à dire. Il s'agit d'abord d'être manifesté. Sans doute l'est-il d'abord à ses propres yeux. Il répète ce qu'il sait déjà de lui, à savoir qu'il est un homme de rien, tout en prenant acte de ce qui lui arrive : celui qui

1. Avant que Saül n'arrive chez Samuel, ce dernier est présenté comme le « voyant », c'est-à-dire celui qui discerne comment Dieu marque un cheminement humain (1 S 9, 9). Il est aussi l'annonciateur de la venue de l'esprit du Seigneur (1 S 10, 6) et préside un « ballet » que cet esprit conduit (1 S 19, 18-24).

n'est rien dans ce monde, Dieu l'a exalté. Cette ambiance de nos chapitres, qui baigna aussi les premiers pas de Saül après son onction¹, est comme le milieu originel des messies dans les Livres de Samuel.

David et/est Jonathan ?

Les grands échanges verbaux entre David et Jonathan ont lieu en 1 S 20. David vient dans l'urgence auprès de son ami : qu'a-t-il fait pour que Saül cherche à le tuer ? « Je ferai pour toi ce que tu voudras », répond bientôt Jonathan, fidèle à son charisme d'homme donné. David lui expose alors un scénario que Jonathan devra mettre en œuvre afin de sonder son père. En retour, Jonathan propose à David un stratagème afin de recevoir, sans se découvrir, l'information qu'il aura obtenue. Chacun des deux agira donc selon le plan prévu par l'autre. Les choses se déroulent comme les deux hommes les ont préparées. David déserte le palais royal et se cache dans la campagne : au palais de Saül, la place de David est donc vide, mais Jonathan est là. Et au terme d'une conversation houleuse, Saül fait contre son propre fils le geste qu'il fit par trois fois contre David (cf. 1 S 18, 11 et 19, 10) : il brandit sa lance de façon menaçante (1 S 20, 33). Le texte note que Jonathan sut alors que son père avait décidé de mettre David à mort. La menace qui pèse sur David absent se porte sur Jonathan présent. Le péril se fait plus précis contre David, mais la communion des deux amis apparaît aussi avec plus d'évidence. Si David a été conformé à Jonathan en recevant de lui sa panoplie princière, Jonathan est configuré à David en subissant de son père le même affront meurtrier que David endure.

Jonathan fait figure d'initiateur : il comprend le premier que la mise à mort de David n'est pas un coup de folie de son père, mais bien un projet politique ; de même, à l'orée de leur relation, il a établi David comme héritier. Les deux hommes ont donc chacun leur « moment » : Jonathan annonce, fait entrer David dans son destin royal, et David reçoit les marques que son ami lui donne. On est loin du fantasme de deux hommes marchant exactement du même pas et sachant ensemble les mêmes choses. Chacun d'eux

1. Voir de 1 S 9, 21 (Saül proteste de la médiocrité de sa condition) jusqu'au chapitre 10.

est certes uni à l'autre au point que l'un éprouve ce dont l'autre est menacé, mais chacun a aussi sa partition propre. Jonathan lance le grand air d'une annonce prophétique : « David est le roi à venir », et David murmure la mélodie plus secrète de l'homme qui accède à une nouvelle stature.

PROPHÈTE ET FILS

Jonathan est le héraut de David comme roi. À ce titre, sa parole relève de la prophétie. Cette remarque n'est pas une intuition isolée : les propos de Jonathan appartiennent à un vaste ensemble de paroles inspirées auxquelles nos livres nous rendent attentifs.

Paroles prophétiques issues du peuple

Les Livres de Samuel ont en effet ceci de particulier qu'ils rattachent volontiers leurs récits à des paroles qui furent proférées : paroles de prophètes (Samuel en est la figure la plus éminente), mais aussi phrases lancées par des femmes et par des hommes et perçues comme fondatrices. Dès le début de nos livres, Anne, une « provinciale », annonce dans son cantique liminaire, bien avant que la réalité ne se produise, que le Seigneur donnera un roi messie à son peuple (1 S 2, 10). Plus tard, ce seront encore des femmes qui, après la victoire de David sur Goliath, désigneront en ce garçon un homme d'exception. Elles chantent un refrain surprenant : « Saül a abattu ses milliers et David ses dizaines de milliers » (1 S 18, 7), et cette rengaine sera longtemps après citée par deux fois comme une vérité de référence (1 S 21, 12 ; 1 S 29, 5). Une autre femme, Abigaïl, croise la route de David qui fuit devant Saül ; au nom du Dieu vivant, elle lui annonce la protection toute particulière dont Dieu l'entoure et le destin de chef qu'il lui a promis. Les formules sont dignes d'être retenues : « L'âme de mon seigneur sera ensachée dans le sachet des vivants auprès du Seigneur » (1 S 25, 29). David reconnaît dans Abigaïl une femme que Dieu lui-même a envoyée (v. 31).

David reçoit encore un témoignage de la part d'Abner, cousin de Saül. Après un étonnant revirement, Abner présente David aux anciens d'Israël comme celui que le Seigneur a choisi comme son serviteur et comme le sauveur de son peuple. Abner accompagne

ce petit credo d'une vraie militance en faveur de David : il s'apprête à partir pour rassembler tout Israël sous l'autorité de ce roi qu'il soutient désormais (2 S 3, 17-21).

Jonathan fait donc partie de ces gens, connus ou inconnus, qui jalonnent la route de David et contribuent à le révéler à lui-même et aux autres. Toutes ces déclarations relatives à David déploient ce que le prophète Samuel avait appris de Dieu avant même de trouver David : Dieu s'est choisi « un homme selon son cœur » pour gouverner son peuple (1 S 13, 14), Il a « vu [son] roi parmi les fils de Jessé » (1 S 16, 1). Les femmes et les hommes que nous venons de mentionner - Jonathan à une place éminente - ne cessent donc de répercuter cette nouvelle prophétique. Quand David aura conquis Jérusalem et en aura fait sa capitale, Dieu, par l'intermédiaire du prophète Nathan, apprendra à David une autre nouvelle : il lui suscitera un fils qui régnera après lui et il sera un Père pour ce fils de David (2 S 7, 14). De Samuel à Nathan, un parcours s'élabore : tous ceux qui interviennent pour révéler David participent de la même veine prophétique que celle des deux prophètes attirés.

Dernière entrevue

La dernière entrevue mentionnée entre David et Jonathan a lieu quand David s'est lancé dans une fuite éperdue devant Saül. Alors, « Jonathan, fils de Saül, se leva et alla auprès de David à Horshah et il affermit son courage (littéralement : « sa main ») en Dieu. Il lui dit : "N'aie pas peur. La main de Saül, mon père, ne pourra pas te trouver. Toi, tu régneras sur Israël et moi je deviendrai ton second. Même Saül, mon père, le sait". Ils conclurent tous les deux une alliance devant le Seigneur. David resta à Horshah, et Jonathan s'en alla chez lui » (1 S 23, 16-18).

Dans ce bref épisode, l'essentiel est manifesté. Jonathan, fils de Saül, reste fidèle à David. Le texte insiste sur cette filiation¹ en même temps qu'il atteste que la passation est réalisée : Saül lui-même sait que David sera roi. Jonathan parle comme un envoyé divin : la formule « n'aie pas peur » inaugure bien des prises de parole de Dieu ou de ceux qu'il envoie². Elle authentifie que c'est

1. « Jonathan, fils de Saül » répète la formule : « Saül, mon père ».

2. Dieu commence ainsi son propos quand il s'adresse à Abraham (Gn 15, 1 ; 26, 24), à Jacob (Gn 46, 3), à Josué (Jos 8, 1 ; 10, 8 ; 11, 6). Moïse, quand il s'adresse au peuple au nom de Dieu, procède de la même manière (Dt 1, 21 ; 7,

bien au nom du Seigneur que le messager s'approche et parle. C'est de fait « dans le Seigneur » (ou « par le Seigneur ») que Jonathan vient rassurer David. En une période où tout semble accabler David, Jonathan voit le « vrai » cours des choses et le proclame avec assurance, comme un prophète.

On peut s'étonner que Jonathan n'en fasse pas davantage : après avoir parlé, il retourne dans sa maison. Mais tel est le mouvement de l'intervention prophétique : le prophète s'est tellement engagé dans la réalité dont il parle que ses propos n'ont parfois plus besoin d'être validés par une mise en œuvre dont il serait l'artisan. Sa parole, contre toute apparence, annonce une réalité déjà en marche qui se réalisera pleinement en temps voulu. La certitude que David sera roi, bien qu'il soit pour l'heure un fuyard misérable, est si forte chez Jonathan que, sans aider davantage son ami, il repart chez lui. Sa mission était de lui annoncer la royauté¹.

Être fils

À la lumière de ce que nous avons dit auparavant, une réalité centrale s'impose de laquelle dérivent les différents aspects de la relation de Jonathan et de David. Pour parler en termes résolument théologiques, j'exprimerais ainsi cette réalité : le fait de savoir que l'on a Dieu pour père. David et Jonathan témoignent de cette conscience et de cette adhésion de fond. Si Dieu tient leur vie et s'y intéresse, alors les diverses figures paternelles qui croisent leurs existences ne concentrent pas toute la paternité possible. Leur vie vient de plus loin, elle peut donc être risquée pour le bien du peuple duquel ce même Dieu se préoccupe comme un père. Elle peut aussi être exposée dans la rencontre. Jonathan n'agit pas en homme qui possède sa vie : il ne se préoccupe pas de la défendre, il n'est pas sur le qui-vive dès qu'un autre apparaît dans son périmètre. Bien au contraire : pour lui, si un homme survient qui connaît d'expérience la source de sa vie, alors cet homme n'est pas un rival, mais plutôt un frère, un cohéritier.

18...). Dieu rassure par ces mots Gédéon qui a rencontré un ange (Jg 6, 23). Dans l'évangile de Luc, l'ange prononce ces mots à l'adresse de Marie (Lc 1, 30).

1. Comme il arrive dans la Bible, c'est parfois dans le redoublement de l'épreuve que l'on apprend les nouvelles les plus vivifiantes. Le prophète Jérémie annonce la fin à venir de Babylone et la libération d'Israël (Jr 51), juste avant que nous soient racontés la chute de Jérusalem et le départ des Israélites en déportation vers Babylone (Jr 52, le chapitre final).

Cette fraternité foncière, David s'en fera l'interprète en appelant Jonathan « mon frère » dans son chant funèbre (2 S 1, 26). Elle fédère les différentes facettes de leur relation. La teneur politique, l'affection palpable, la solidarité guerrière, tout cela est irrigué et informé par leur commune filiation. Celle-ci constitue un centre, un lest, une mesure ; elle est proposée au discernement des contemporains de David et Jonathan, et peut-être aussi à celui du lecteur.

Si l'on minimise en effet cette fraternité que l'ensemble de nos textes met en scène, on risque de se perdre dans une analyse indéfinie des sentiments de l'un pour l'autre, des motivations de l'un envers l'autre. Chaque aspect que l'on aborde alors est certes bien présent dans le texte, mais le danger est de le prendre pour le tout, d'en faire la clé absolue. Tel commentateur mettra ainsi l'accent sur l'affection qui unit les deux hommes, ce qui est légitime, mais il privilégiera cette perspective en l'interprétant comme une passion amoureuse expliquant définitivement la relation. Tel autre y verra une histoire politique, ce qui est juste, mais il ne l'abordera que sous l'angle de la stratégie narrative : il s'agirait de montrer qu'une passation a eu lieu entre la maison de Saül (représentant le royaume du Nord) et celle de David (représentant le royaume du Sud). Tel autre encore s'intéressera à la psychologie sous-jacente de nos textes : David serait en fait un opportuniste, profitant de l'amitié de Jonathan pour se faire une place dans la succession de Saül. Encore une fois, rien de tout cela ne s'avère hors sujet, et c'est un effet de l'art du récit biblique que de nous faire confiner à tous les questionnements, de nous montrer que tout engagement plonge ceux qui s'engagent dans des situations qu'on peut interpréter, sous un certain angle, de manière critique, voire cynique.

La filiation, que je propose comme le thème fondamental de cette histoire, me semble fédérer toutes ces questions et les assumer, sans se résorber en elles. Elle n'insinue aucun angélisme dans nos deux personnages : un fils n'est justement pas un ange. Il est aux prises avec une réalité compliquée, mais découvre qu'il n'a pas à y sauver sa vie à lui seul, parce qu'un autre, Dieu, s'en occupe. Cette relation de fils trouve en outre ici une plénitude en ce qu'elle n'est pas l'apanage d'un seul : un fils, Jonathan, en reconnaît un autre, David, et le convie à l'héritage qu'il a reçu. Rencontre miraculeuse.

Jonathan est-il nécessaire ?

Ce miracle, le texte le suggère par des moyens littéraires. Jonathan est profilé comme un personnage non nécessaire à l'action. Il relève d'un autre ordre de nécessité. On pourrait en effet imaginer une histoire sans Jonathan. Car enfin, que fait-il qui ne serait advenu de toute façon ? Jonathan désigne David comme héritier, mais Saül lui-même subodore immédiatement que David est un prétendant à la royauté, et les femmes d'Israël l'ont déjà pressenti (1 S 18, 7-8) ; de plus David va son chemin d'une manière qui le conduira inéluctablement au trône. Jonathan protège David, certes : mais David s'échappe aussi très bien tout seul ou avec l'aide de sa femme Mikal, la sœur de Jonathan ; d'autre part, lors de leur dernière rencontre, Jonathan annonce à David qu'il sera roi sans l'aider concrètement en quoi que ce soit. Le stratagème décrit en 1 S 20, 20-23 demeure énigmatique : qu'est-ce que signifient ces flèches qui annoncent à David ce qu'il sait déjà, à savoir que Saül a résolu de le tuer ? Pourquoi Jonathan n'annonce-t-il pas sur le champ, explicitement, la nouvelle à David qu'il rencontrera de toute manière quelques minutes plus tard ? On dirait que cette mise en scène ne sert à rien, sinon à signaler une dimension non immédiate, plus profonde, de leur relation. Quelle est cette dimension ?

Jonathan n'est pas un adjuvant nécessaire de l'action, pourtant il est bien présent, il a un style ; on ne saurait concevoir David sans lui. Il relève d'une esthétique biblique dont on pourrait donner plusieurs exemples : celle des personnages épisodiques. Il existe de nombreux personnages dont on parle très peu, qui apparaissent discrètement dans les textes, et qui pourtant sont d'une importance capitale. Quand on s'intéresse à la royauté biblique, le roi Melchisédeq est l'un d'entre eux : trois versets dans la Genèse (Gn 14, 18-20) et un demi-verset dans un psaume (Ps 110, 4) lui sont consacrés ; cela suffit pour qu'il marque les textes de l'empreinte du « vrai » roi qu'il est. Il laisse apparaître une figure royale à laquelle on peut mesurer tous les autres souverains que la Bible met plus longuement en scène. De la même façon, la raison d'être de Jonathan ne se résume pas à une fonction qu'il aurait dans le récit. Il appartient à une nécessité d'un autre ordre. Jonathan est, comme on a essayé de le montrer dans cette étude, une figure de fils. Devant Dieu, il comprend qui est David et lui ouvre volontairement l'accès à ce qu'il est : héritier

de la royauté. Sans avoir le titre de roi ni de messie, il donne leur sens foncier à ces termes : être fils, faire place à un frère, lui conférer sa propre gloire. D'une certaine manière, il donne l'authentique mesure de la royauté dans nos Livres de Samuel.

On notera que certains textes de la Septante ne comportent pas le récit de la rencontre entre David et Jonathan¹ : ils témoignent d'un état du texte, plus court dans l'ensemble que la version hébraïque traduite dans nos Bibles modernes. Jonathan y est donc un personnage plus discret encore, mais pas moins important. N'eût-il dit à David que la dernière phrase qu'on entend de lui : « C'est toi qui régneras sur Israël et moi je serai ton second » (1 S 23, 17), qu'il incarnerait définitivement un rapport à la royauté essentiel dans la Bible.

FRÈRES BIBLIQUES

Le binôme formé par David et Jonathan appartient à un riche ensemble de paires d'hommes qui structurent les Livres de Samuel. Notre duo s'appréhende à la fois par proximité – il participe de tout un monde de jumeaux – et par contraste : David et Jonathan se démarquent de bon nombre d'autres binômes. Après avoir approfondi leur originalité dans les livres qui parlent d'eux, nous pouvons percevoir mieux encore leur nouveauté en les éclairant par d'autres paires masculines de la Bible. Nous suivrons ici une des pistes que nos textes nous donnent. Les Livres de Samuel en effet, depuis leur première page jusqu'aux débuts de David, font de constantes allusions à des jumeaux célèbres dont la Genèse a conté l'histoire : Ésaü et Jacob. Ces rappels se font de diverses manières : par des mots en écho, des situations du même genre, et même par une référence explicite.

Que Jonathan et David puissent s'appréhender en relation avec des binômes de frères antérieurement évoqués donne une portée plus riche à ce que « être fils » signifie. Le fils ne vit pas un parcours personnel qui le mettrait à distance des autres. Il refait au contraire des chemins déjà frayés par les siens, il assume des apories déjà expérimentées ; la haine des frères est-elle fatale en

1. Voir B. LESTIENNE et M. GRILLET, *Premier livre des Règles*, note sur le chapitre 17, p. 291-293.

certaines circonstances ? Il faut revivre ces circonstances pour répondre à la question et s'apercevoir, peut-être, que du nouveau survient.

Les jumeaux de la Genèse

Ésaü et Jacob sont les deux fils nés d'Isaac, lui-même fils d'Abraham, et de Rébecca son épouse (Gn 25, 20 ss.). Dès avant leur naissance, leur disparité radicale les faisait s'agiter l'un contre l'autre dans le ventre de leur mère. À la naissance, Ésaü était un rouquin velu, il était tenu au talon par son frère Jacob, ainsi nommé pour rappeler le terme du talon en hébreu : 'aqèb. Les deux frères manifestent décidément toutes leurs différences : Jacob reste glabre et demeure auprès des tentes, attentif aux paroles de sa mère ; Ésaü parcourt le désert en y chassant des bêtes sauvages ; sa rousseur naturelle lui vaut le surnom d'Édom, le Roux. On sait que Jacob, né en second, achètera le droit d'aînesse de son frère Ésaü au moyen d'un brouet de lentilles (Gn 25, 29-34) ; il captera ensuite de son vieux père Isaac la bénédiction qui revient au fils aîné (Gn 27). C'est donc Jacob qui devient porteur de la promesse divine faite à Abraham. Ésaü, furieux de ces fraudes, menace son jumeau qui doit fuir chez son oncle Laban en Syrie. Là il rencontre Rachel, fille de Laban, qu'il aime aussitôt, mais convole sans le savoir avec la sœur de cette dernière, Léa (Gn 29). Le beau-père retors a ainsi placé son aînée avant sa cadette. Jacob n'obtiendra Rachel qu'après sept années de travail. Léa, moins aimée, s'avère immédiatement féconde ; Rachel, la bien-aimée, est stérile : elle n'enfantera un fils, Joseph, qu'après bien des années (Gn 30, 22-24), puis un autre, Benjamin, quand la famille revient en Terre promise. Rachel meurt en accouchant de ce second fils improbable (Gn 35, 16-20). Le thème du double rattrape donc Jacob, le jumeau : il épouse successivement deux sœurs, il a deux enfants de Rachel, et deux fois deux fils de chacune des deux servantes de ses deux épouses.

C'est là une histoire complexe qu'il faudrait lire et commenter longuement : elle est riche, pas du tout naïve et pose des questions fondamentales. Deux frères, deux hommes, peuvent-ils vivre ensemble en bonne intelligence ? L'un doit-il disparaître devant l'autre ? Celui qui veut hériter doit-il prendre la place de l'héritier légitime ?

Les « jumeaux » des Livres de Samuel

Or, ces récits hantent nos textes de Samuel. En 1 S 1, on nous raconte en effet l'histoire d'un homme, Elqana, qui est l'époux de deux femmes. L'une, Pennina, est féconde, l'autre, Anne, la bien-aimée, est stérile. Après une prière au Seigneur, cette dernière enfantera finalement le petit Samuel, puis cinq autres enfants. La trame ressemble donc de très près à celle de Jacob et de ses deux épouses, et cette référence, mise en place dès les premiers chapitres, se prolonge longuement.

En 1 S 4, 19-22, la femme d'un des deux prêtres de Silo – ils sont deux frères prêtres – meurt en enfantant un fils. Ses couches tragiques et son dialogue avec les accoucheuses renvoient très précisément à la mort de Rachel enfantant Benjamin dont une sage-femme lui annonce la naissance. Samuel devient un personnage-clé : il va donner l'onction à Saül, puis à David¹. Après avoir oint Saül, issu de la tribu de Benjamin, il le renvoie chez son père en lui indiquant qu'il devra passer d'abord auprès du tombeau de Rachel (1 S 10, 2). Cette mention explicite à la matriarche contribue à rendre avéré le lien avec la Genèse. Saül est envoyé auprès du lieu paradoxal d'où sa tribu est sortie. Le tombeau de Rachel fait bien sûr mémoire de la mort de cette grande ancêtre, il rappelle aussi qu'un fils est né contre toute attente à cet endroit. La monarchie dans la Bible émerge sous le signe de Rachel, la femme qui enfanta deux fils. Quand Saül s'éloignera de Dieu, David prendra la relève : un fils est suivi par un autre. Notons que David est de Bethléem, la cité où, selon la Genèse, Rachel est décédée et où se trouve son tombeau².

David est d'emblée présenté comme un roux. Il n'y a que deux rouquins dans la Bible : Ésaü et lui. La rousseur est comme un signe supplémentaire qui apparie les deux histoires. Cherchez le roux et vous entrez dans le monde des gémeaux agités ! Ésaü et Jacob s'affrontèrent sur la question de la légitimité du droit d'aînesse, David et Saül s'affronteront sur une question iden-

1. Le premier personnage à avoir donné une onction dans la Bible est Jacob : par deux fois, il oint une stèle de pierre à Béthel (Gn 28, 18 et 35, 14).

2. Gn 35 situe le tombeau de Rachel à Bethléem Éphrata, sur le territoire de la future tribu de Juda d'où David sortira ; 1 S 10, 2 localise le même tombeau sur le territoire de la tribu de Benjamin dont Saül est issu. Cette double localisation ne doit pas nous étonner outre mesure : les lieux bibliques « bougent » volontiers, renvoient à d'autres lieux, irradiant les uns sur les autres.

tique : le pouvoir revient-il à Saül, lui qui fut choisi en premier, ou bien est-il destiné à David, qui pourtant arrive en second ?

Quand Saül mande David à sa cour après sa victoire contre Goliath, il lui promet sa fille, Mérah, en mariage. Mais au dernier moment, celle-ci est donnée à un autre. L'autre fille de Saül, Mikal, fait montre alors de son amour pour David, et ce dernier convolera finalement avec elle (1 S 18, 17-27). Le thème des deux épouses et de la ruse du beau-père qui en promet une et en donne une autre est apparu d'abord dans l'histoire de Jacob et Ésaü. On pourrait encore développer ces ressemblances qui ne sont pas fortuites¹.

D'un fils à l'autre

David et Saül, David et Jonathan s'inscrivent dans la continuité de ces récits fondateurs. Les mêmes situations apparaissent, mais les rôles tournent et du nouveau survient. Le rouquin par exemple n'est pas l'« aîné » Saül, c'est le cadet David. Mais surtout, dans la relation qui unit David et Jonathan, on voit un héritier naturel, Jonathan, qui donne de lui-même son droit d'aînesse à un homme qui vient après lui et qui hérite à sa place. La scène de leur première rencontre est alors particulièrement frappante. Jonathan revêt sciemment David de tout son appareil princier : « Il ôta le manteau qu'il portait pour le donner à David, ainsi que sa tenue et même son épée, son arc et sa ceinture » (1 S 18, 4). Or, au temps jadis, on a vu Jacob prendre par fraude le vêtement de son frère Ésaü afin de se faire passer pour lui auprès d'Isaac, son père âgé et aveugle, qui n'avait que le toucher et l'odorat pour discerner entre ses deux fils. Relisons le passage : « Rébecca prit les vêtements d'Ésaü, son fils aîné, les plus beaux qu'elle avait à la maison, et elle les fit mettre à Jacob, son fils cadet. De la peau des chevreaux, elle couvrit ses bras ainsi que son cou qui était glabre » (Gn 27, 15-16). Isaac se méprend ainsi, prenant les

1. Comme on le verra plus loin, Jonathan et David actualisent certains gestes d'Ésaü et Jacob (les habits de l'un utilisés pour l'autre). David doit fuir devant Saül comme Jacob s'enfuit devant Ésaü : il trompe d'ailleurs Saül – motif « jacobien » de la tromperie – en plaçant dans son lit un *téraphim*, une statue anthropomorphe (1 S 19, 11-17). Mikal, femme de David, orchestre cette duperie à l'encontre de son père Saül. La scène rappelle la manière dont Rachel trompa son père Laban qui cherchait un *téraphim* lui appartenant (Gn 31, 26-35).

toisons des bêtes pour la pilosité naturelle de son aîné Ésaü et humant la senteur de ses habits. « C'est bien toi mon fils Ésaü ? », demande-t-il, et Jacob de répondre : « C'est moi » (Gn 27, 24).

Nous avons mentionné plus haut les fameuses retrouvailles de Jonathan et David quand il est clair que Saül veut tuer David et que ce dernier devient un paria en fuite. « (David) tomba le visage contre terre et se prosterna trois fois, puis ils s'embrassèrent l'un l'autre et pleurèrent l'un sur l'autre abondamment » (1 S 20, 41). Cette scène où deux se retrouvent avant de se séparer encore, nous l'avons vue quand Jacob, après avoir fui Ésaü, retrouve son frère vingt ans après : « (Jacob) se prosterna sept fois à terre avant d'aborder son frère. Mais Ésaü courut à sa rencontre, l'étreignit, se jeta à son coup et l'embrassa ; et ils pleurèrent » (Gn 33, 3-4). Les situations diffèrent, bien qu'elles aient quand même nombre de points communs, la mise en scène en tout cas est semblable.

Le fil d'Ariane qu'est l'histoire des jumeaux de la Genèse continue à se dérouler dans nos livres. Jonathan et David reprennent les anciennes expériences et leur donnent une tournure toute nouvelle. Deux hommes que tout sépare deviennent des frères qui s'aiment, l'aîné travaillant à la promotion du cadet. La fatalité n'a pas le dernier mot : les mêmes types de situations ne se répètent pas à l'identique. Le roi messie et ses proches, en l'occurrence David et Jonathan, endossent les vieilles histoires de leur communauté humaine, et montrent qu'elles ont d'autres issues que celles qu'on a connues. Le messie et les siens ont donc une fonction récapitulative qu'il faut ici noter. On pourrait la développer longuement en ce qui concerne les frères : j'en donnerai deux exemples.

Ismaël et Isaac

La génération qui précède Ésaü et Jacob est marquée, elle aussi, par un binôme fraternel célèbre : Ismaël, le fils qu'Abraham eut d'abord avec Agar, la servante de Sara son épouse, puis Isaac, le fils que Sara enfanta des œuvres d'Abraham. On connaît la suite : Sara demande au bout de quelque temps qu'Ismaël et sa mère soient chassés : « Le fils de cette servante n'héritera pas avec Isaac, mon fils », dit-elle (Gn 21, 10). L'aîné d'Abraham doit donc partir : « Il s'installa au désert et devint tireur à l'arc » (Gn 21, 20). Isaac quant à lui demeure avec ses parents. On remarquera

que dans les Livres de Samuel, Jonathan a comme emblème l'arc : en revêtant David de sa panoplie, Jonathan lui donne « même son épée, son arc et sa ceinture » (1 S 18, 4). On reverra Jonathan en tireur d'arc en 1 S 20 : quand il doit prévenir David de manière cryptée, il envoie trois flèches (1 S 20, 20-22 ; 35-40). À la mort de Saül et Jonathan, David chante une élégie sur les deux hommes qu'il intitule « l'arc » (2 S 1, 18) ; dans cette lamentation, Jonathan est présenté comme celui dont « l'arc ne reculait pas » (2 S 1, 22). Jonathan et David : un nouvel Ismaël et un nouvel Isaac ? L'allusion est plus ténue que celle faite à Ésaü et Jacob ; elle existe pourtant, discrètement entrelacée à la précédente, et soulignant la visite, entreprise à nouveaux frais, des fraternités originelles.

Dans le mouvement de cette anamnèse, on ne saurait éluder le premier binôme masculin de l'histoire biblique : Caïn et Abel. Sont-ils présents dans l'évocation de David et Jonathan, informant-ils nos textes et influent-ils sur eux ?

Caïn et Abel

Après sa victoire sur Goliath et les Philistins, David est acclamé par les femmes d'Israël : il leur semble un héros plus grand encore que Saül. Ce dernier alors s'irrite. Le texte dit exactement : « Cela brûla beaucoup pour Saül » (1 S 18, 8). Le symptôme de l'échauffement interne peut avoir diverses causes : élan guerrier, colère, jalousie, joie. Comme pour toutes les manifestations physiques, il faut en établir un diagnostic. Ici, l'échauffement de Saül est lié à un mauvais jugement qu'il porte contre David et à un regard de méfiance qu'il lui adresse désormais. L'expression reprend celle que la Genèse avait inaugurée à l'endroit de Caïn. Celui-ci voit que le sacrifice d'Abel son frère a été agréé et pas le sien : alors « cela brûla beaucoup pour Caïn et son visage tomba » (Gn 4, 5). L'ambiance ressemble à celle de 1 S 18 : comparaison entre deux hommes, l'un s'estimant moins bien traité que l'autre. De plus, les deux chapitres précédents ont insisté sur le métier de David : il est berger ; or, le premier berger de la Bible est Abel. De manière discrète là encore, la relation qui s'esquisse entre David et Saül nous renvoie aux enjeux suggérés depuis les commencements : deux hommes sont-ils inéluctablement rivaux ?

Quand ensuite David se rend auprès de Jonathan pour lui dire à quel point son père est devenu menaçant, Jonathan propose à

son ami d'aller discuter loin des oreilles indiscretes : « Viens, sortons dans la campagne » (1 S 20, 11). Cette petite phrase n'a l'air de rien, et pourtant c'est celle qu'employa jadis Caïn pour convier son frère Abel à une promenade : « Viens, allons aux champs » (Gn 4, 8)¹. La suite est connue : « Alors qu'ils étaient aux champs, Caïn se leva contre son frère Abel et le tua ». Dans une mise en scène très simple, Jonathan et David rejouent un scénario ancien. Ici encore, l'action ne se déroule pas selon une fatalité mécanique. Jonathan emmène son « frère » pour le sauver de la mort. Alors que Caïn avait jadis congédié Dieu en refusant tout dialogue avec lui et avait emmené son frère sans cette présence tutélaire, Jonathan affirme désormais que Dieu est là : « Le Seigneur est témoin entre moi et toi ! » (1 S 20, 23)².

Remontée vers les sources

Cette visite rapide de quelques commencements, notre texte, à y bien regarder, l'a organisée pour nous. Dès que Saül reçoit l'onction, le prophète Samuel, nous l'avons mentionné, l'envoie au tombeau de Rachel, au lieu de naissance de sa tribu, dont la Genèse nous a parlé d'abord. De même, dès que David se lance dans la fuite devant Saül, il se réfugie dans la grotte d'Adoullam (1 S 22, 1) : il y est rejoint par « ses frères et toute la maison de son père ». Or, Adoullam est l'endroit où sa tribu a commencé : Juda, son lointain ancêtre, l'auteur de la tribu qui porte son nom et dont David est issu, se rendit en effet jadis à Adoullam et y rencontra Shoua qui devint sa femme (Gn 38, 1-3). Ensuite, David part pour Moab (la Jordanie actuelle) où il place ses parents en sûreté. Or, c'est de Moab que, trois générations avant lui, Ruth est venue pour épouser Booz et relancer ainsi la tribu en mal de postérité (voir le livre de Ruth). L'exode de David le fait donc remonter vers ses sources et le lecteur y est semblablement convié : parcourir le

1. Cette phrase n'existe en fait que dans la Septante, la traduction grecque commencée au III^e siècle avant notre ère d'un texte hébreu qui, très certainement, comportait ces paroles de Caïn. Le texte hébreu sur lequel se fondent nos traductions modernes (le texte massorétique), en ne donnant pas cette phrase de Caïn, accentue l'image d'un homme autarcique qui ne veut parler ni avec Dieu ni avec son frère.

2. Les champs désignent dans l'antiquité les lieux situés hors du regard social. Le Deutéronome, utilisant un vocabulaire que nous avons rencontré à propos de Caïn et Abel, distingue les agressions commises en ville ou « aux champs » : Dt 22, 25-27.

texte biblique, retrouver les histoires du début sont autant d'invitations que nos récits des Livres de Samuel nous adressent.

UNE PENSÉE DE LA CHAIR

Notre réflexion va vers sa fin. Nous avons surtout étudié la relation de Jonathan et de David quand ils vivaient au temps de Saül. Il faudrait mentionner, plus que nous ne l'avons fait, les dernières paroles de David concernant Jonathan. David apprend que Saül et Jonathan sont morts au combat contre les Philistins ; il chante alors sur eux une élégie. La fin de ce chant est illustrée par un verset célèbre : « Je suis dans la détresse à cause de toi, mon frère Jonathan. Tu m'étais si plaisant. Ton amour était plus merveilleux que l'amour des femmes » (2 S 1, 26). Ces paroles intenses ont été souvent entendues, à notre époque en particulier, comme une déclaration d'amour posthume. David aurait-il trouvé en Jonathan un amant plus passionné que les nombreuses épouses et concubines qui ont partagé sa vie ? Certains commentateurs relisent alors les versets antérieurs qui racontent leur histoire et s'interrogent : le fait que Jonathan revête David de sa panoplie guerrière ne comporte-t-il pas une portée érotique ? Les expressions évoquant le fait que Jonathan aime David ou que David plaît à Jonathan ne désignent-elles pas d'abord un mouvement de séduction, un élan sensuel ? Nous avons souligné auparavant les résonances sociale et politique de ces formules, tout en mentionnant le large éventail de leurs acceptions, depuis le sentiment intime jusqu'au soutien politique. N'y aurait-il pas une ambiguïté voulue dans l'usage de ces termes : les mêmes mots qui indiquent que Jonathan est un partisan de David murmurerait aussi qu'il en est amoureux ? L'ambivalence organisée des formules relèverait d'un dispositif de temps de censure : les rédacteurs bibliques favorisant la suggestion d'une relation amoureuse entre les deux personnages auraient voulu échapper par l'emploi de termes équivoques à la vigilance de collègues plus sourcilleux.

Une question légitime

La question d'une relation amoureuse entre nos deux personnages est légitime, à condition de ne pas se transformer tout

de suite en réponse. Elle émane des remises en chantier actuelles de l'identité sexuée et des études sur le genre. Elle interroge donc à nouveaux frais les textes bibliques selon des problématiques qui nous occupent aujourd'hui. Cela peut certes dériver vers des anachronismes, des projections de notre monde sur le monde biblique ; mais c'est le lot commun de toute mise en question d'un texte ancien. Il s'agit donc de rester en éveil, pas de renoncer à ses interrogations.

D'autre part, la Bible est solidaire d'un monde antique où la convivialité masculine est pensée et vécue selon des modèles divers. Nos récits bibliques contiennent des échos d'œuvres épiques, telle l'*Épopée de Gilgamesh*, peut-être l'*Iliade*, dans lesquelles des relations entre hommes sont présentées, prenant parfois une tournure homophile¹. De même que les auteurs bibliques s'interrogent sur le roi, sur la conduite à tenir s'il est atteint de folie, sur la transmission du pouvoir, toutes interrogations dont on découvre mille exemples dans les littératures ambiantes, de même ils abordent la question de l'amitié masculine, en particulier dans la sphère royale. Peut-on dire que deux hommes s'aiment ? Que dit-on dans ce cas ? Y a-t-il un parcours obligé de l'amitié virile ? Quels sont l'impact et le bénéfice de cette relation pour la cité ?

Binôme atypique

Jonathan et David sont atypiques. Parmi les innombrables binômes des Livres de Samuel, la paire qu'ils constituent se démarque. Leur première rencontre est inattendue, politiquement et socialement incorrecte ; Jonathan donne à David son titre et son trône, ce qui est très rare dans quelque texte que ce soit² ; chacun des deux ne pense sa propre réalité d'homme et la relation qu'il a avec l'autre qu'en référence à Dieu : Dieu donne des signes, il est

1. Voir J.-F. NARDELLI, *Le motif de la paire d'amis héroïque à prolongements homophiles*, 2004.

2. Th. RÖMER et L. BONJOUR comparent les paires formées par Gilgamesh et Enkidu d'une part, par Jonathan et David d'autre part. Ils écrivent : « Dans les deux couples, la royauté du personnage principal est ensuite ouvertement reconnue par son partenaire » (p. 98). Et de citer Enkidu prononçant l'éloge de Gilgamesh, le grand roi, puis Jonathan assurant David qu'il sera roi. La différence radicale que ces auteurs semblent ne pas remarquer est que Gilgamesh reste roi : Enkidu constate cette royauté établie. David, lui, n'est pas roi : c'est Jonathan, le prince héritier, qui annonce à David qu'il régnera.

témoin, il est le garant de la parole adressée. L'originalité de ce duo l'emmène loin des modèles tout faits. Nous avons mentionné dès le début de cette étude la nouveauté du concept de royauté que nos livres mettent en place (le roi-non-roi), puis celle du concept d'homme (l'homme-non-homme). Cette originalité concerne aussi la rencontre de Jonathan et de David. Faudrait-il parler d'un binôme-non-binôme ? En tout cas, la récupération de cette relation dans toutes sortes de cadres connus semble quelque peu abusive. Peut-être la volonté de trouver absolument une dimension érotique dans cette paire, comme on en trouve dans des sociétés antiques ou modernes, est-elle une manière comme une autre de mettre en des normes répertoriées une relation et un texte qui échappent.

Un essai récent de Th. Römer et L. Bonjour offre bien des exemples de lecture forcée des textes. Quand par exemple ces auteurs évoquent la première rencontre de nos deux personnages, ils écrivent que Jonathan « se dépouille des attributs de son rang, puis de tous ses habits pour les offrir à un jeune et bel inconnu » ; ils s'interrogent alors : « Quel sentiment peut-il ressentir pour qu'il se déshabille complètement devant un inconnu ? », et ils ajoutent : « Le geste de Jonathan révèle du coup un sentiment personnel et sans doute érotique à l'égard de David » (p. 69-70). La présentation est tendancieuse : il n'est pas juste de dire que Jonathan « se déshabille complètement devant » David : il ôte son manteau et sa panoplie de guerrier¹ pour les donner à David. La présentation de David comme « jeune et bel inconnu » relève plus du cliché que de ce que le texte dit effectivement en cet endroit. Et puis, on peut s'interroger sur le fait de passer au « sentiment personnel » de Jonathan. Alors que les pages précédentes ont rappelé la complexité de la recherche exégétique concernant les Livres de Samuel (p. 61-68), en privilégiant les niveaux politiques et historiographiques, voici qu'au détour d'une phrase on statue sur « le sentiment personnel » d'un personnage et qu'on le qualifie de « sans doute érotique ». Que signifie d'ailleurs « sans doute » dans le contexte d'extrême scientificité qui a été esquissé auparavant ?

1. Le terme hébreu désigne, en contexte militaire, tous les éléments qui constituent la tenue du soldat (Chouraqui traduit par : « uniforme »). Ce terme a été employé, quelques versets auparavant, pour parler de la tenue de combat que Saül voudrait faire porter à David avant son combat contre Goliath (1 S 17, 38-39). Voir encore 2 S 20, 8 : la tenue d'officier de Joab.

Une pensée de la chair

Ce que ces auteurs désignent par érotique pourrait, plus bibliquement, être référé aux diverses expériences de la chair. Les Livres de Samuel développent une pensée de la chair, centrée sur la personne du roi messie et de son entourage. Le texte prend en compte la réalité corporelle des personnages qu'il met en scène, et cette réalité n'est pas un choix esthétique parmi d'autres, mais un centre de gravité de nos livres. Certains corps, dans leurs multiples expériences et dans leurs interactions avec d'autres corps, témoignent d'une vie reçue, qui vient de plus loin qu'eux. Cette vie, on ne peut en parler qu'avec excès. De fait, quand David revient d'avoir vaincu Goliath, les femmes d'Israël l'acclament en un refrain qu'on pourrait dire exagéré, mais qui est en fait adapté à la teneur de vie qu'elles reconnaissent en lui : « Saül a abattu ses milliers et David ses dizaines de milliers » (1 S 18, 7). Cette surabondance de vie s'expérimente dans la fragilité de la condition charnelle, en butte à toutes sortes de menaces. C'est pourquoi elle est parfois qualifiée par des termes érotiques : ils sont les seuls, pour certaines personnes, qui puissent désigner les régimes d'excès que la chair peut connaître.

Encore faut-il demeurer vigilant sur ce point. Le terme d'érotisme sert parfois de façade à un monde fantasmatique finalement assez pauvre et convenu. Selon l'exemple cité plus haut, voir dans le geste de Jonathan qui remet à David ses insignes princiers un déshabillage public devant un joli berger relève davantage d'un fantasme banal, invalidé par le texte, que d'un véritable registre érotique. S'il fallait employer le terme « érotique » pour qualifier nos textes, je dirais que les Livres de Samuel tout entiers le sont, dans la mesure où ils font surgir des corps inattendus, mettent en lumière ceux qui étaient cachés, manifestent leur exultation.

En ce sens, Anne au début de nos livres me semble un personnage programmatique¹. Son corps stérile qu'elle ne nourrit plus est présenté dès les premiers versets. Anne prend un jour l'initiative de parler à Dieu au temple de Silo, nonobstant le danger que représentent les deux prêtres pervers qui rôdent aux alentours (1 S 2, 22). De manière imperceptible, le corps d'Anne est transformé : « Elle mangea et son visage ne fut plus le même » (1 S 1, 18). Anne

1. D. JOBLING, dans son commentaire souvent novateur *1 Samuel*, a raison de voir en elle une figure de précurseur de David, p. 137.

va concevoir un fils de son mari, Elqana, qui l'aime. Elle est désormais le sujet de la plupart des verbes d'action jusqu'au chapitre 2. Quelque temps plus tard, amenant à Silo son fils de trois ans, le petit Samuel, elle y proclame un grand chant d'allégresse, un cantique excessif. Elle y exalte Dieu, dénonce les arrogants, voit les vivants et les morts conduits par le Seigneur, annonce le trône de gloire réservé aux humiliés, donne une vision du cosmos établi par le Créateur et prophétise le roi messie dont la réalité historique ne paraîtra que quelques décennies plus tard.

Que les auteurs bibliques aient choisi cette femme comme personnage liminaire relève de ce que j'appelle ici la pensée de la chair. La vérité à comprendre ne réside pas d'abord dans des concepts ou des stratégies narratives ; elle se perçoit dans les corps, si modestes soient-ils. En cela, la pensée de la chair croise les questionnements politiques, historiques, religieux, et elle les renouvelle, voire les subvertit. Une femme inaugure la parole dans les Livres de Samuel et fait retentir pour la première fois la nouvelle d'une royauté venue de Dieu. Son corps, d'abord stérile et sous-alimenté, va porter un fils, de même le corps social, presque déserté à l'époque par la parole de Dieu (1 S 3, 1), recevra un fils, le roi à qui « Dieu donne sa force » (1 S 2, 10). Le prêtre qui voit Anne prier au temple se méprend sur son compte et l'accuse d'être saoule. Le corps qui s'éveille à la vie venue de Dieu, la plupart ne le voient ni ne le comprennent ; le niveau d'explication pour en rendre compte est tout à fait inadapté à la vie surabondante dont ce corps est le lieu.

L'émoi devant la chair

Reprenons un exemple déjà effleuré ; il permettra de mieux saisir la réflexion biblique concernant le regard sur le corps et les mots pour dire ce qui en a été vu. Juste avant que David ne survienne dans nos récits, Samuel est frappé par la fière allure de son frère aîné, Éliab. Mais Dieu lui dit aussitôt : « Ne considère pas son apparence ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté. Il n'est pas question de ce que l'homme voit, car l'homme voit selon les yeux, et le Seigneur voit selon le cœur » (1 S 16, 7). Or, quelques versets plus loin, arrive David que Dieu a choisi, et son apparence est aussitôt évoquée : « Il était roux, avec de beaux yeux et un bel aspect » (v. 12). L'apparence est-elle ou non importante à la fin ? Tout notre texte travaille sur le verbe « voir » et les noms, formés sur la

même racine hébraïque, que nous traduisons par « apparence » et « aspect ». Le fait que Dieu « voit selon le cœur » n'amène pas une banalité qui mettrait en opposition le cœur et l'aspect ; ceux en effet qui veulent connaître quelque chose du cœur de David n'auront qu'à regarder David. Mais là réside le problème : il y a voir et voir, apparence et apparence ! Goliath voit David et ce dernier ne lui semble qu'un garçon méprisable dont la chair servira de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs (1 S 17, 44). Dieu voit David et il trouve en lui un roi (1 S 16, 1). De la même manière, Jonathan voit en David le roi à venir, un homme qui, comme lui, prend tous les risques pour son peuple.

On peut ne voir en un être qu'une forme, une « tunique de peau », pour reprendre l'expression de Gn 3, 21 ; l'apparence est alors un semblant, un lieu de sortilèges, de mirages : tel y verra ceci et tel autre cela. Mais on peut aussi voir un être selon la consistance de sa chair : un cœur s'y révèle¹ ; l'apparence exprime alors la splendeur substantielle de la chair habitée. Elle cause un saisissement à ceux qui savent la voir : ils parlent alors ou ils agissent avec excès, à la mesure de la splendeur qu'ils ont perçue. Quand Jonathan voit David, il témoigne de cette émotion. Voir un homme, voir une femme dans tout ce qui fait la beauté de leur incarnation – la résistance à la peur générale qui a mis leur chair en éveil, la prise de risques qui a mis leur chair en danger –, c'est cela qui bouleverse². C'est une expérience rare, profonde.

Saül et Jonathan

Dans son poème funèbre, David chante Saül et Jonathan. On s'est parfois étonné qu'il exalte autant Saül, alors que celui-ci l'avait pourchassé toute sa vie. En vérité, ce cantique consonne avec ce que nous avons suggéré de la pensée de la chair. David dit une vérité concernant les deux hommes : ils ne sont pas plus séparés

1. Le cœur, siège de l'intelligence et de la décision dans la Bible, est un mot-clé dans l'histoire de David. Avant que David ne soit présenté, on sait qu'il est un homme « selon le cœur de Dieu » (1 S 13, 14). Parmi ses premières paroles, avant de combattre Goliath, David dit : « Que le cœur ne défaillie à personne » (1 S 17, 32).

2. Quand David danse devant l'arche en pagne, sa femme Mikal le méprise ; aux yeux des servantes au contraire, il est glorifié (2 S 6, 20-22). Seules les servantes ont vu à proprement parler David.

dans la mort qu'ils ne l'ont été dans la vie (2 S 1, 23). L'union à laquelle il fait allusion n'est en rien le fruit d'une complaisance aveugle de la part de Jonathan, nous le savons. Mais ni Jonathan ni David n'ont jamais trahi Saül : ils l'ont fui, ont activement préparé sa succession, ont essayé de contourner ses ordres, mais jamais ils ne lui ont porté atteinte. Par deux fois David aurait pu tuer Saül, et par deux fois il a refusé de « porter la main sur le messie du Seigneur ». Saül fait partie du destin des deux « frères » ; il fait partie de leur chair. Cette dernière expression demanderait des éclaircissements, textes en main. Je dirais simplement ici que Saül est comme engrangé dans l'expérience corporelle, psychologique, politique, religieuse, en un mot : dans la chair des deux hommes. Saül qui semblait abandonné de Dieu n'est pas mort seul sur le mont Guilboé : ses trois fils combattaient avec lui, Jonathan parmi eux¹.

Fidèle à ce qu'il a toujours été, Jonathan fait donc ses derniers chemins - combat fatal, mort, inhumation - en compagnie d'un autre : son père en l'occurrence. Il est une figure d'union « dans la vie comme dans la mort », pour reprendre la formule de David, dont la réflexion théologique devrait faire son bien. Par Jonathan, David peut parler de Saül. Ce qu'il dit de Jonathan, il le dit d'abord de Saül uni à Jonathan : « Saül et Jonathan, aimables et pleins de charmes » (v. 23). Les mots qui qualifient les deux hommes, David les redit ensuite pour son « frère » : « Tu étais pour moi plein de charme, ton amour était pour moi merveilleux... » (v. 26).

Jonathan a toujours fait participer un autre à ses entreprises, et il a toujours donné ce qu'il avait, ce qu'il était : la dignité de fils, d'héritier, de roi, il en a revêtu volontairement David. Par ce geste même, n'étant plus roi, il a régné pourtant. Il a fait entrer David dans un registre de la royauté qui ne relève pas du seul pouvoir. Jonathan réalise déjà la figure de cette royauté à laquelle David est appelé, il la manifeste. Par son amour dont « il l'aime comme son âme », il y convie David.

1. Quand David, longtemps après, rapatriera les restes de Saül dans son tombeau de famille, il fera revenir aussi les restes de Jonathan pour qu'ils soient inhumés avec ceux de son père (2 S 21, 12-14).

Amour miraculeux

« Ton amour pour moi était plus merveilleux que l'amour des femmes », chante David (2 S 1, 26). L'adjectif serait plus justement traduit par « miraculeux ». Il est formé sur une racine qui désigne habituellement les hauts faits de Dieu. Rappelons que Jonathan, dès le début de ses aventures, parle de Dieu comme de celui qui doit donner des « signes » pour que l'on dirige son action en accord avec lui (cf. 1 S 14, 10). Le vocabulaire du « signe » et du « miracle », mis en relation avec Jonathan aux deux bouts de sa trajectoire, désigne la réalité de Dieu présent, agissant, reconnaissable parmi les humains.

Quand on entend ce verset sur l'amour de Jonathan, on est tenté d'en conclure qu'il opposerait l'amour des femmes (qui serait de moindre valeur) à l'amour d'un homme (qui serait jugé supérieur par David). On oublie alors ce Dieu dont Jonathan parle toujours et qui est selon lui participant, de manière « signifiante », à toute action humaine. Un « amour miraculeux » raconte les hauts faits de Dieu ; il manifeste Dieu. Jonathan figure en sa personne la royauté selon Dieu. Son amour qui invite à y entrer est un miracle.

Les femmes sont-elles de trop ? Nous avons vu qu'il n'en est rien : ce serait d'ailleurs toute une autre étude à mener que celles concernant les femmes dans les Livres de Samuel. Ma proposition de fond est que ces livres sont structurés par des figures de femmes¹. Elles annoncent le roi, de manière paradoxale, prophétique, elles en désignent la place. Anne, bien avant qu'il y ait un roi, le manifeste dans son cantique. Les femmes d'Israël chantent la grandeur encore inaperçue de David, Abigaïl le révèle comme homme du Dieu vivant. Ce qu'elles proclament, Jonathan l'incarne déjà, et David l'accomplira comme roi.

EN CONCLUSION : INCURSIONS DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

David et Jonathan ont-ils laissé des traces ? C'est évident pour David dont les prophètes continuent à parler, à qui la plupart des psaumes sont attribués. Mais le discret Jonathan ? L'enquête serait à mener dans l'Ancien Testament : si les deux hommes dans les

1. Voir Ph. LEFEBVRE, *Livres de Samuel*, première partie : « Femmes », p. 79-197.

Livres de Samuel reprennent des figures de la Genèse, sont-ils eux-mêmes à la source de binômes évoqués en référence à eux ? Ce qui est sûr, c'est que le Nouveau Testament s'intéresse à cette paire. Cela pourrait donner lieu à tout un développement spécifique. Donnons-en quelques éléments.

J'ai montré ailleurs combien les Livres de Samuel sont présents dans les évangiles par bien des allusions précises et des éléments de structure. Saül et David, les rois messies, et tous ceux qui les entourent servent de références permanentes à Jésus, le roi messie, et à ceux qui l'approchent. La première référence à l'Ancien Testament que fait Jésus selon l'évangile de Marc renvoie à David en fuite devant Saül (cf. Mc 2, 26 en référence à 1 S 21). Le premier cantique de l'évangile de Luc, le Magnificat proclamé par Marie (Lc 1, 46-55), rappelle de très près le premier cantique des Livres de Samuel, prononcé par Anne (1 S 2, 1-10).

Jean-Baptiste et Jésus

Plusieurs passages évangéliques seraient particulièrement à explorer à la lumière du binôme formé par David et Jonathan. Chaque début d'évangile met en scène Jean-Baptiste et Jésus, un binôme masculin célèbre. Jean-Baptiste est si marquant en Israël que beaucoup se demandent s'il n'est pas le messie (Jean 1, 19-28). De fait, il a des disciples (Mt 11, 2-15), il attire les foules, il donne des consignes à différents groupes constitutifs du peuple (Lc 3, 10-17). Mais Jean, qui pourrait être porté par ses partisans aux plus hautes fonctions, annonce un autre qui doit venir. Lui-même est, selon ses propres termes, « l'ami de l'époux » ; il en désigne un autre que lui, Jésus le Christ : « Il faut que celui-là croisse et que moi je diminue » (Jn 3, 30)¹. Jésus survient alors qu'Hérode est roi ; encore enfant, il doit fuir en Égypte (Mt 2). Le jeune roi né à Bethléem alors qu'un roi est déjà au pouvoir rappelle la configuration formée par David, le Bethléémite, et Saül, le souverain en place. Jean-Baptiste soutient Jésus quoi qu'il lui en coûte. C'est lui qui périt le premier sous les coups d'Hérode. La mort de Jean-Baptiste est évoquée en Mc 6, 17-29 en termes de diptyque : Hérode

1. La formule en rappelle d'ailleurs une autre, employée lors de l'avènement progressif de David : « David allait se fortifiant et la maison de Saül allait s'affaiblissant » (2 S 3, 1).

et son frère Philippe d'un côté (les relations conflictuelles d'un binôme au pouvoir), Jésus et Jean-Baptiste de l'autre (la collaboration jusqu'à la mort de deux hommes fondés en Dieu).

Les commencements de l'évangile de Luc présentent Jésus et Jean-Baptiste en relation avec les binômes de la Genèse. Jadis, Isaac naquit d'un vieil homme et d'une vieille femme stérile, Abraham et Sara, tandis qu'Ismaël était né de la servante Agar. Dans la mise en scène de Lc 1, Jean-Baptiste naît du vieux couple stérile que forment Zacharie et Élisabeth, et Jésus naîtra d'une jeune femme, Marie, qui s'intitule « servante » par deux fois (Lc 1, 38 et 48). De même, Jean-Baptiste part au désert comme Ismaël, tandis que Jésus reste à proximité des siens comme Isaac. Les jumeaux Ésaü et Jacob, nés d'Isaac et de Rébecca, sont aussi très présents¹. Selon Lc 1, 41-44, Élisabeth sent bondir l'enfant qu'elle porte, le futur Jean, quand Marie, nouvellement enceinte, la salue. Or, le premier cas d'agitation intra-utérine dont parle la Bible est celle des jumeaux Ésaü et Jacob dans le ventre de Rébecca (Gn 25, 22). On pourrait multiplier les exemples et étudier comment chaque évangile propose ses références aux binômes de la Genèse (en particulier à Ésaü et Jacob).

En tout cas, ce type de « relecture » des paires fraternelles a bel et bien été pratiqué dans les Livres de Samuel, lors de leur présentation de Jonathan et de David. L'acclimatation des frères de la Genèse dans la sphère messianique a donc déjà eu lieu, ouvrant ainsi une certaine manière de lire l'histoire dont l'évangile de Luc hérite : le messie et les siens récapitulent ce qui a été vécu, revivent les situations conflictuelles qui ont été amorcées sans obtenir de conclusion². On remarquera que les débuts de Luc, présentant Jean et Jésus à la lumière des frères de la Genèse, croisent cette référence au premier livre biblique avec une référence tout aussi forte aux Livres de Samuel. Jésus est annoncé par l'ange comme l'héritier du « trône de David son père » (Lc 1, 32), et cette mention ouvre à nouveaux frais les livres qui racontent les histoires de David et des siens.

1. Matthieu et Marc accentuent Jean-Baptiste comme le « velu du désert », lui qui porte un « manteau de poils » (Mt 3, 4 et Mc 1, 6) ; Ésaü était couvert dès la naissance d'un tel manteau naturel (cf. Gn 25, 25).

2. Sur la manière de Luc de reprendre, dans ses deux premiers chapitres, les récits de la Genèse et d'autres livres bibliques, voir Ph. LEFEBVRE, « Anne de la tribu d'Asher. Le bonheur d'une femme (Lc 2, 36-38) », *Sémiotique et Bible* 91, 1998, p. 2-32.

Jésus, nouveau Jonathan

C'est peut-être dans l'évangile de Jean que la référence à Jonathan est la plus précise. Il faudrait d'abord montrer longuement comment les Livres de Samuel constituent une référence pour Jean. Je pense pour ma part que les récits de passion de cet évangéliste suivent attentivement les récits dramatiques que les Livres de Samuel déploient.

Le Jésus que l'évangile johannique profile reprend de Jonathan sa volonté de donner, de se donner. Avant d'entrer dans sa passion, Jésus dit à ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs mais amis, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Vous, je vous appelle amis, car tout ce que j'ai entendu de la part de mon père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15, 15). Quand Jonathan se disait prêt à informer David de ce que son père Saül tramait contre lui, il affirmait : « Mon père ne fait ni grande ni petite chose sans me la révéler. Pourquoi donc mon père me cacherait-il celle-ci ? » (1 S 20, 2), et ensuite : « Si je savais vraiment que c'est chose décidée de la part de mon père, que de faire venir le mal sur toi, est-ce que je ne t'informerais pas ? » (1 S 20, 9). Une situation est reprise, mais tous les germes de mort deviennent occasions de vie. On apprend peu à peu à connaître Dieu par contraste. Soit un père dont les décisions sont révélées par son fils à un autre : dans l'ambiance de 1 S 20, il s'agit d'un père meurtrier dont l'éventuelle sentence doit être écartée par son fils pour que David échappe. Dans l'évangile, il s'agit d'un Père qui ne demande pas mieux que son fils révèle ses secrets vivifiants afin que tous ceux qui les entendront reçoivent par eux la vie.

De même que Jonathan déploie devant David les informations qu'il possède en tant qu'héritier présomptif du trône royal, de même Jésus donne aux siens tout ce qui lui appartient en propre. Il n'a d'autre but que de partager son héritage, de faire entrer dans son amitié, et, comme on le saura bientôt, dans sa fraternité (Jn 20, 17), ceux à qui il révèle la vie du Père. Jonathan demande à David : « Que désires-tu que je fasse pour toi ? » (1 S 20, 4). Jésus dira aux siens : « Ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai » (Jn 14, 13), et encore : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera » (Jn 15, 16)¹.

1. Il faudrait étudier comment Jonathan et Jésus font participer entièrement à leur dignité de fils et d'héritiers : « C'est toi, dit Jonathan à David, qui règneras

BIBLIOGRAPHIE

ALTER, R., *The David Story. A Translation with Commentary of 1 and 2 Samuel*, New York-London, W. W. Norton & Company, 2000.

CAQUOT, A., DE ROBERT, Ph., *Les Livres de Samuel*, Commentaire de l'Ancien Testament VI, Genève, Labor et Fides, 1994.

FORTHOMME, B., *La folie du roi Saül*, Les empêcheurs de penser en rond, Paris, Le Seuil, 2002.

GRILLET, B., LESTIENNE, M., *Premier Livre des Règnes*, in *La Bible d'Alexandrie*, t. 9/1, Paris, Cerf, 1997.

JOBLING, D., *1 Samuel*, Berit Olam, Studies in Hebrew Narrative and Poetry, Collegeville (Minnesota), The Liturgical Press, 1998.

LANGLAMET, Fr., « David-Jonathan-Saül ou le "Livre de Jonathan" 1 S 16, 14-2 S 1, 27 », *Revue biblique* 101 et 103, 1994, p. 326-354.

LEFEBVRE, Ph., *Saül, le fils envoyé par son père. Lecture de 1 Samuel 9*, coll. « Connaître la Bible » n° 13, Bruxelles, Lumen Vitae, 1999.

-, *Le messie en famille. Saül, David, Jésus et leur entourage*, coll. « Connaître la Bible » n° 19, Bruxelles, Lumen Vitae, 2000.

-, *Livres de Samuel et récits de résurrection. Le messie ressuscité « selon les Écritures »*, coll. « Lectio Divina » n° 196, Paris, Cerf, 2004.

-, « Le corps des messies dans les Livres de Samuel », in P. Gisel (éd.), *Le corps, lieu de ce qui arrive. Approches anthropologiques, philosophiques, théologiques*, coll. « Lieux théologiques » n° 38, Genève, Labor et Fides, 2008, p. 103-122.

NARDELLI, J.-F., *Le motif de la paire d'amis héroïque à prolongements homophiles : perspectives odysseennes et proche-orientales*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert Publisher, 2004.

RÖMER, Th. et BONJOUR, L., *L'homosexualité dans le Proche-Orient ancien et la Bible*, coll. « Essais bibliques » n° 37, Genève, Labor et Fides, 2005.

sur Israël » (1 S 23, 17) ; « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille », dit Jésus à ses disciples pour qu'ils règnent (Jn 16, 7). On a cité plus haut, mais il faudrait développer cela, l'importance de « l'amour des autres comme soi-même » chez Jonathan et chez Jésus (Jn 14, 34).